

PAGE

réservée à la publicité

TARIF

La page..... 200 fr.
La demi-page..... 120 fr.



Le tiers de page..... 70 fr.
Le quart de page..... 60 fr.

Patriotes corses, prêtez votre concours à l'expansion de cette Revue qui ressuscite le passé glorieux de votre île, et sert de tribune à ceux qui, dans le présent, recherchent son progrès économique et moral.

SEPTIÈME ANNÉE

Subvention du Conseil Général

Travailler pour la Corse



Et dans tous les domaines

REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique

SOMMAIRE

RICROS (CHARLES).....	<i>En Corse (récit de voyage illustré)</i>	97
NATALI (J.-B.).....	<i>Coin de village.....</i>	103
AMBROSI-R. (AMBROISE) ..	<i>Une fête française à Bastia au XVIII^e siècle</i>	107
A. A.....	<i>Ponte-novu (roman corse par Dalzeto).....</i>	115
CURZIU TULLIANU.....	<i>Le Disinganno (Eclaircissement au sujet de la guerre de Corse, suite).....</i>	123
BIBLIOGRAPHIE. — Terrasses du Fiume Seccu. — Les Musulmans et les Corses. — La Corse, île parfumée. — La Belle et la Bête, etc.		
NOUVELLES en quelques lignes : Géographiques, économiques et touristiques.		



DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI, 9, place du Général-Beuret, PARIS (XV^e)

COMPTE POSTAL : Paris 813.42

PUBLICATION HONORÉE DES SUBVENTIONS

du Conseil Général de la Corse, du Syndicat d'Initiative Corse de Marseille, du Comité des Intérêts Corses de Nice, de l'Amicale Corse de Saïgon, du Syndicat d'Initiative de Corte et d'une commune de la Corse.

Ces groupements corses, ainsi qu'un grand nombre d'Amis de la Revue, reconnaissant l'intérêt et l'utilité de cette publication essentiellement régionaliste, ont voulu la soutenir et l'encourager par un concours effectif.

La Revue historique et littéraire, dont la septième année atteste la persévérance, augmentée de ses publications annexes : *La Corse moderne et économique*, n'est pas une entreprise commerciale, mais une œuvre désintéressée, publiée sans but lucratif et que tout Corse doit connaître et soutenir.

Elle est rédigée par une élite de collaborateurs qui en font une publication unique, ne s'adressant pas spécialement à des lettrés, mais à tous ceux qu'intéressent les multiples et passionnantes questions que soulève le passé ancien et récent, comme la situation présente et future de notre beau département insulaire.

UN AN : France, 15 fr. ; Etranger, 20 fr. — Le numéro, 3 fr. ; Etranger, 3 fr. 50.

Le prix du numéro demandé comme spécimen est déduit du montant de l'abonnement pris ultérieurement pour la même année. Les livraisons sont bimestrielles et l'année court de janvier à décembre. Les numéros précédemment parus dans l'année sont envoyés à tout nouvel abonné.

Pour les années antérieures à 1926, les demandes doivent être adressées à M. A. CLAVEL, 43, rue Saint-Lazare, à Paris (compte postal n° 211.44). La collection des six années parues, prix actuel : France, 50 fr. ; Etranger, 60 fr.

Aucun envoi n'est fait contre remboursement. — Le mode de paiement le plus pratique et le plus économique est le versement à notre compte de chèques postaux : Paris 813.42, par mandat, avec talon pour la correspondance. (*Seuls frais 0,25 cent., quelle que soit la somme envoyée*). Le recouvrement par la poste, quand il est demandé, est augmenté de 1 fr. 50 pour frais.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

MM.

ARRIGHI (Paul), ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, Professeur agrégé au Lycée Français de Rome, Directeur de *L'Annuaire Corse*.

BLANCHARD (Raoul), Docteur es sciences, Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble, Directeur de l'*Institut de Géographie Alpine*.

GARCOPINO (Jérôme), Docteur es lettres, Professeur à la Sorbonne.

CHAUVET (Paul), Docteur es lettres, Professeur agrégé au lycée Buffon (Paris).

COURTILLIER (Gaston), Agrégé de l'Université, Professeur de Première au Lycée de Strasbourg, auteur d'ouvrages et d'études sur la Corse.

ENLART (Camillo), Directeur du Musée de Sculpture comparée du Trocadéro, Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

FILIPPI (Louis), Professeur agrégé de l'Université, auteur d'études historiques.

FRANCESCHINI (Emile), auteur d'études historiques sur la Corse.

R. P. Dom **MARINI** (Philippe), Bénédictin, historien de la Corse.

MARCAGGI (J.-B.), Historien, Conservateur de la Bibliothèque d'Ajaccio.

MAURY (Eugène), Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.

NATALI (J.-B.), Auteur de *Nos Géographies* et autres ouvrages sur la Corse.

PAGANELLI (Dono), Agrégé de l'Université, Inspecteur d'Académie de la Mayenne.

PEYRE (Marius), Professeur agrégé à la Faculté des Lettres de Dijon.

PICCONI (Camillo), Ministre plénipotentiaire, auteur d'études historiques sur la Corse.

SANTELLI (César), Agrégé de l'Université, Inspecteur d'Académie du Jura.

SANTONI (François), Professeur agrégé de Philosophie au Lycée de Strasbourg.

SERGEANT (Edmond), Docteur, Directeur de l'*Institut Pasteur d'Algérie*.

VILLAT (Louis), Agrégé d'histoire et de géographie, Docteur es lettres, professeur à la Faculté des Lettres de Besançon.

REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE

LES BEAUX RÉCITS DE VOYAGES

Avant-propos.

Le Touring-Club de France avait organisé parmi ses membres, en 1925, un concours de récits de voyages cyclistes et pédestres. Parmi les nombreux manuscrits qu'il reçut, et dont plusieurs étaient excellents, deux obtinrent les félicitations particulières du jury, avec médaille d'argent ou de bronze. L'un avait pour devise: *Corsica farà da se* et pour auteurs MM. Edouard et Georges Herment; l'autre était l'œuvre de M. Charles Ricros, de Paris, avec cette devise: *Corsica, isola di bellezza*. Je me suis adressé à ces deux amoureux de notre chère île et leur ai demandé de me communiquer leur récit pour en faire profiter mes lecteurs. Ils ont répondu avec la plus grande amabilité à mes sollicitations, et je crois bien faire en commençant ici la publication du récit de M. Ricros qui m'est parvenu le premier, avec de magnifiques photographies. Je tiens à remercier d'une façon particulière ces deux camarades continentaux qui sont des admirateurs passionnés de la Corse, certain que mes compatriotes se joindront à moi en cela. Et je n'aurai qu'un regret: celui de ne pas pouvoir ajouter en gravure toutes les belles images qui illustrent le texte. Les prix de reproduction sont devenus tels que les maigres ressources de la Revue ne suffiraient pas; il faut se borner à choisir.

A. A.

EN CORSE.

Si vous êtes lassés des régions touristiques encombrées, des hôtels surbondés où les sédentaires vous dévisagent à votre entrée dans la salle à manger, où un repas banal se paie 15 à 20 francs, allez en Corse.

Des paysages infiniment variés, une nature accueillante à l'égal des habitants, des auberges simples mais propres, où les prix ne suivent pas encore les fluctuations du dollar, vous changeront agréablement du tourisme continental.

Aucune région ne saurait être comparée à l'Île de Beauté; elle les résume toutes. Par la pensée, tracez une ellipse autour des Pyrénées, ajoutez la mer, le maquis odorant, les orangers,

les citronniers; agitez fortement, que tout prenne bien sa place, que des golfes se creusent jusqu'à Luchon, Barèges, Cauterets, que des montagnes entières s'écroulent en effrayantes calanques et vous aurez l'image de la Corse! Son Lourdes, c'est Orezza et ses eaux miraculeuses; la plaine de Pau, c'est la fertile Balagne; Gavarni, c'est Ascu, et Gaube, le lac du Mont Rotundu.

J'ai fait dans l'île deux voyages consécutifs: l'un à bicyclette en mai 1923, l'autre à pied en mars 1924. Je cite ici l'itinéraire du premier, parcouru en dix jours, en compagnie de mon cher camarade René Eichorn, car il me paraît être un bon programme d'excursion cycliste: Bastia, Erbalunga, Luri, Pinu, Saint-Florent, désert des Agriates, Ile Rousse, Corbara, Calvi, Belgodère, Ponte-Leccia, Ascu (ascension du Padru), retour à Ponte-Leccia, Corte, Vizzavona, Ghisoni, défilé de l'Inzecca, retour à Corte, Santa Regina, Calacuccia, forêt de Valdioniellu, col du Verghiu (1464 m.), forêt d'Aitone, Evisa, Portu, Piana, Cargèse, Ajaccio.

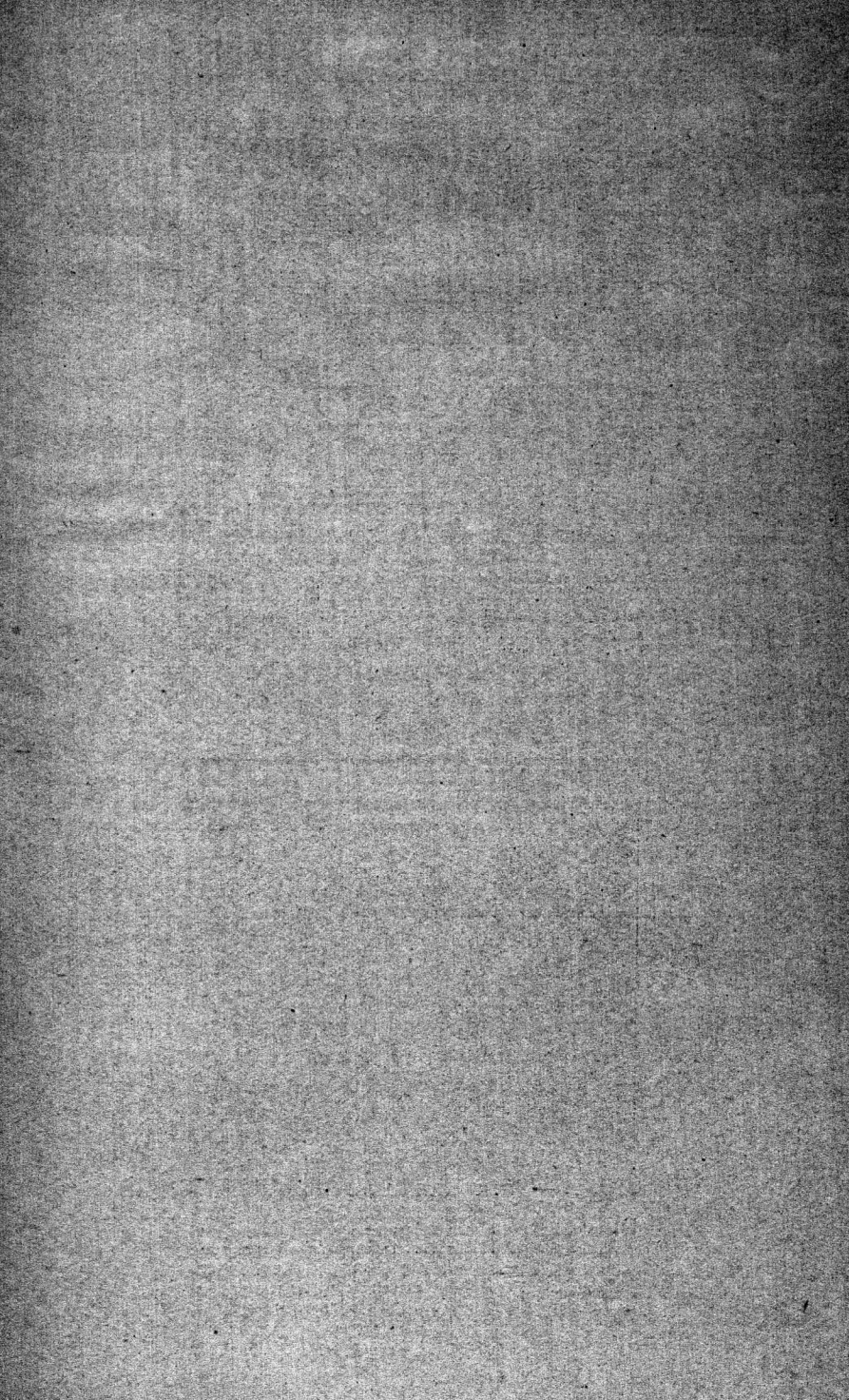
Mon second voyage, effectué à pied l'an passé, en compagnie de ma jeune femme, fait l'objet de ce récit, qui donnera, j'espère, une excellente idée des possibilités de visiter la Corse, en s'aidant uniquement des moyens de transport locaux, chemins de fer et voitures postales.



Nous embarquons à Nice, le vendredi 7 mars 1924, à 20 heures, à destination d'Ajaccio, voyage sans autre histoire qu'un violent coup de roulis la nuit. Dès le petit jour, par une houle assez forte, nous sommes sur le pont, les Sanguinaires sont doublées, Ajaccio est là, tout proche, dans un magnifique cadre de montagnes et, bientôt, nous entrons dans les eaux calmes de son immense rade pour accoster quai Napoléon.

Une foule matinale attend le « courrier »; des mouchoirs s'agitent, des appels sonores retentissent, se mêlant au bruit des chaînes et des cabestans déjà au travail. Par une échelle de coupée nous descendons à terre; la valise principale, celle que nous retrouverons tous les quatre ou cinq jours, est donnée au garçon de l'Hôtel Solférino et, tandis qu'il la charge sur sa poussette, nous nous hâtons vers le petit déjeuner.

Ajaccio est une jolie ville, merveilleusement située et bien construite; c'est un séjour agréable, très fréquenté en toutes saisons, offrant au touriste le charme de son climat et le confort de ses hôtels. Certaines avenues, le cours Grandval en



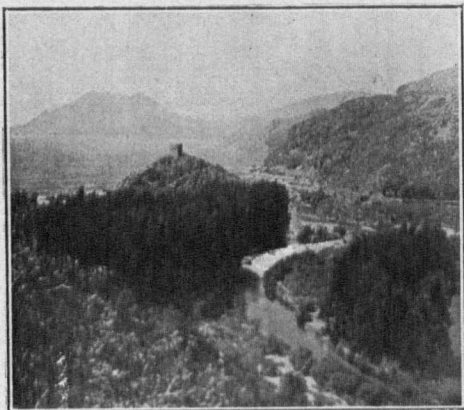


Fig. 1. — LE GOLFE DE PORTU.

Profond de 12 kil. avec sa petite plage plantée d'eucalyptus et sa tour carrée juchée sur un rocher granitique. Au fond, la pyramide violette à double pointe, dont la principale est le mont Senninu (609^m) formé par les conglomérats de la plus ancienne époque primaire. Vue prise en venant du Sud.

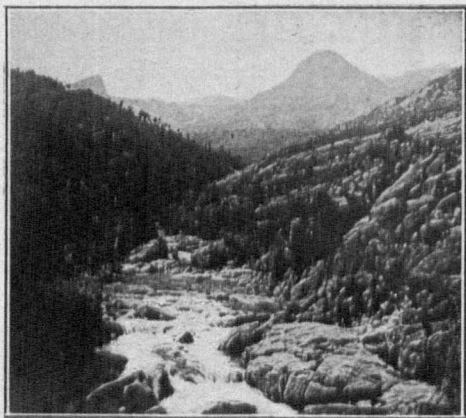


Fig. 2. — LE TORRENT DE CALACUCCIA.

Futur Golu, au début de sa trouée héroïque dans les granulites. Au fond, à droite, le Cintu (2710^m) suivi des Cinque Frati aux pointes aiguës et de la dent encore neigeuse de la Paglia Orba, fermant l'horizon.

particulier, sont bordées de somptueuses demeures, mais la note pittoresque manque un peu à Ajaccio; elle n'est fournie que par de petites ruelles où grouille une population bariolée et par le tramway du cours Napoléon, sorte de balladeuse cahotante, trainée par des mulets tintinnabulants.

La visite du marché, de l'Hôtel de Ville, de la maison natale de l'Empereur et de longues flâneries par les avenues ombragées de palmiers et d'orangers, composèrent l'emploi du temps de notre première journée.

Portu. — Le lendemain, dès 7 heures, nous prenons place dans l'auto postale qui assure journallement le trafic entre Ajaccio et Portu. Nous la quitterons à Piana, but de notre première étape, ayant parcouru 71 kilomètres en cinq heures.

A la sortie des faubourgs, très animés déjà, une longue montée commence pour atteindre, par vingt kilomètres de campagne charmante, les cols de Listincone et de San Bastianu (415 m.), d'où la vue s'étend fort belle sur le golfe de Sagone et ses grandes plages désertes. Une longue descente nous rapproche de la côte; en son milieu est la halte de Calcatoggiu où nous stoppons. Pour quelques minutes, la patache se vide de ses occupants. Ils sont sympathiques nos compagnons de route: Corses mal rasés, aux figures énergiques, paysannes en mante noire. Une femme charmante, M^{me} Pasteur, peintre de grand talent, qui rapportera après quatorze mois de séjour dans l'île plus de cent pastels exquis, exaltant la Corse et sa lumière, représente avec nous l'élément continental. Que nous voilà loin des cars du col de Braus et de la Boucle de Sospel!

Calcatoggiu est le pays d'un célèbre bandit, un bon et riche bandit dont la région est fière. Que d'histoires on nous a contées sur ce Romanetti qui marie sa fille à Ajaccio et assiste à la cérémonie au nez de la maréchaussée, grisé et déguisé en capitaine barbu de gendarmerie!

Le touriste, à ce propos, doit savoir qu'il n'a pas à redouter les bandits corses; ils n'ont, en effet, rien de commun avec les Calabrais qui guettent le voyageur, escopette au poing. Peu confiants dans la justice humaine et fidèles à la tradition, ceux-ci ont simplement puni de leurs mains un séducteur, un rival ou un spoliateur de biens. « Mal acquis ne profite jamais », ont-ils murmuré en pressant la gâchette et, la conscience tranquille, amplement approvisionnés de tabac, d'allumettes et de cartouches, ils ont laissé la gendarmerie verbaliser et sont partis respirer librement l'air embaumé des cystes et des romarins. Que voulez-vous craindre de ces « bandits

pour l'honneur » que la prévention seule effraie et qui, lorsque leur affaire viendra au tribunal à Ajaccio ou à Bastia, iront dire d'eux-mêmes à leurs juges : « Me voici ! » (1).

En voiture... Nous terminons la descente; la route débouche du maquis, vient longer la grève, passe un pont sur la Liscia, un autre plus important sur le Liamone et entre dans Sagone.

Nouvel arrêt compliqué d'un changement de voiture ! Un véritable « camion lourd » nous attend; le transbordement postal opéré, nous repartons. Vingt kilomètres d'une route côtière attrayante conduisent à Cargèse où un arrêt de dix minutes permet la visite rapide de cette petite ville, construite en amphithéâtre au bord de la mer.

Au delà de Cargèse, la route pénètre dans les terres par une série d'ondulations et une rampe de dix kilomètres, commençant au pont de Fornelli et du Lomberlacciu, aboutit au col de Lava (498 m.), qui précède Piana d'environ 1.500 mètres.

Il est midi et demi lorsque nous arrivons dans cette localité, but de notre journée; après avoir remis au conducteur un mot à l'adresse de M^{me} Spinosi, à Portu, annonçant notre venue pour le lendemain, nous nous hâtons vers l'excellent hôtel des « Roches Rouges ».

Le golfe de Portu nous apparaît maintenant dans toute sa splendeur : les caps Senino et Bianca, de l'autre côté du golfe, plongent leurs rostres rouges frangés d'écume dans la turquoise des eaux; plus près de nous, les fameux éboulis des Calanques flamboient au soleil; c'est admirable..., mais il faut déjeuner; à regret, ma femme se laisse entraîner. De notre table, heureusement, nous jouirons encore d'un merveilleux panorama.

Le tantôt, nous excursionnons dans les Calanques qui dominent le golfe de leurs vertigineux à-pics. De gigantesques blocs de granit de toutes formes et de toutes couleurs, envahis de cystes et de genévriers, sont là, arc-boutés, enchevêtrés, plantés pêle-mêle dans un infernal tohu-bohu.

« C'est l'entassement de Pélion sur Ossa, dit Bergerat; un éboulement céleste de monolithes ronds, ovales, carrés, oblongs, en dés, en arêtes, en cuvettes, en tibias, en champignons, en gourdes. Que sais-je ! une muraille de la Chine que la lumière crible par tous les trous. »

(1) La fin tragique de Romanetti, que nous étions loin de prévoir l'an dernier, lors de notre passage, tant il avait souvent nargué la mort, est connue de toute la France, grâce à notre presse en mal de copie.

Et, comme posée légèrement sur ce chaos, la route des Calanques, peut-être la plus belle de l'île, dévale sinueuse vers Portu.

De quel pas allègre nous la foulons le lendemain en nous hâtant vers l'auberge de M^{me} Spinosi; comme ses douze kilomètres nous paraissent courts! Un bon chien « bleu d'Auvergne », blessé, que des touristes insoucians ont abandonné, nous a pris pour maîtres et suit en boitillant.

Dès la sortie des Calanques, le sourire de la nature succède à ses déchainements. La route en corniche domine la mer de 400 mètres; à gauche, c'est le large, l'espace, la lumière, le golfe de Portu paraissant au soleil dans une débauche de couleurs; à droite, la montagne, le maquis impénétrable, avec les cystes, les arbousiers et les magnifiques bruyères blanches, hautes de dix pieds, dont les grappes fleuries sont semblables à des lilas de serre.

Perdant peu à peu de l'altitude, la route, toujours en corniche, traverse d'énormes éboulis, se dirige vers le fond du golfe et vient dominer l'embouchure du Portu où la tour génoise se campe fièrement sur sa presque rocheuse. De l'autre côté, le petit hameau de Portu se blottit près de la rivière; du seuil de sa maison blanche, M^{me} Spinosi, qui guette notre arrivée, nous aperçoit et, de la main, nous souhaite la bienvenue. Le pont franchi, nous sommes au village, enfoui dans les eucalyptus.

M^{me} Spinosi, que je vous présente!

Une bonne maman corse, encore toute meurtrie de la mort de ses deux fils glorieusement tombés au champ d'honneur, attentive au bien-être de ses hôtes, experte en l'art d'accommoder une langouste, une bouillabaisse, un plat de truites et aimant à leur ménager la surprise d'un régal de « brocciu ».

Le « brocciu » est un fromage divin dont on pourrait dire avec La Fontaine: « Jupiter, s'il était malade, reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets ». Il est fait de la crème du lait mousseux des chèvres, lesquelles se nourrissent des mille plantes aromatiques du maquis; étonnez-vous après cela qu'il soit parfumé et savoureux!

Portu est relié à Calvi, distant de 95 kilomètres, par une magnifique route côtière; nous en parcourons, le tantôt, la fraction ravissante comprise entre Portu et Partinellu. Des falaises rougeâtres, que la route vient surplomber en corniche, tombent à pic dans la mer d'une hauteur de 200 mètres. Accoudés au parapet, nous admirons inlassablement ce golfe sans rival, ourlé de corail, auquel des montagnes neigeuses composent un fond d'une sérénité majestueuse. Au retour,

nous assistons à un splendide coucher de soleil : les étranges rochers rouges qui encadrent le golfe s'allument au moment où l'astre disparaît ; la crique entière semble embrasée ; le Seninu, les Calanques, le Capu Rossu flamboient. C'est féerique, mais bref ; un à un les feux s'éteignent, cependant qu'au sommet de la Pianetta, une dernière lueur rose s'accroche désespérément à un orgue de porphyre ; elle pâlit à son tour, agonise et le crépuscule violâtre succède à la pourpre du couchant.

— Mon idée première, en venant à Portu, était de gagner la vallée du Niolu par Evisa et le col du Verghiu, pour rejoindre Corte par la Santa Regina ; je comptais bien, au 10 mars, avoir des difficultés avec la neige, mais je ne pensais pas la trouver aussi abondante. Dès Evisa, elle était maîtresse de la situation et on nous en annonçait deux mètres au col. Dans ces conditions, avec ma femme, il ne fallait pas songer à couvrir d'une traite les trente-cinq kilomètres désertiques qui séparent Evisa de la capitale du Niolu : mieux valait revenir à Ajaccio et gagner Corte par voie ferrée.

Deux routes partent de Portu vers Evisa : celle de la rive droite conduit au pittoresque village d'Ota et rejoint, deux kilomètres plus loin, celle de la rive gauche par un terrible lacet. Ota, construit en amphithéâtre sur les flancs du Capu d'Ota (1220 m.), est un charmant lieu de séjour ; nous y faisons d'assez bonne heure un excellent déjeuner et, sur des ânes obligeamment prêtés, nous partons pour la Spelunca (la grotte). Le « bleu d'Auvergne » suit toujours fidèlement. A 1.500 mètres du village, la route, jusqu'alors bordée de jardins, traverse le Portu sur un vieux pont génois, près duquel s'amorce le sentier des gorges ; c'est un vrai chemin de contrebandier, sinueux, rocailleux et montant. Nous nous y engageons ; le torrent, à nos pieds, étroitement encaissé entre de hautes murailles, tonitrué de ses mille cascates et s'en va, écumeux, grossir le paisible Portu. Il nous faut bientôt renoncer à chevaucher nos ânes : leur pas incertain, leurs fréquentes glissades sur les cailloux croulants qui bordent le gouffre, incitent à la prudence ; nous les attachons à des buissons et poursuivons à pied jusqu'à Evisa où conduit une effroyable grimpette taillée dans le roc.

Le retour s'effectue plus rapidement ; les petits ânes retrouvés semblent pressés de revoir le village et, lorsque nous les restituons, il est impossible de faire accepter la moindre rétribution à leur aimable propriétaire.

Il fait nuit quand nous regagnons l'auberge de Portu ; un grand feu d'eucalyptus flambe clair dans la paisible salle à

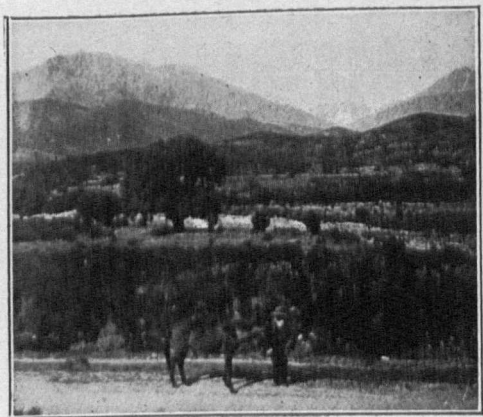


Fig. 3. — ENTRÉE de la VALLÉE DE L'ASCU,

Au-dessous de Moltifao; elle va se terminer en gorge entre les aiguilles granulitiques, couvertes de neige, de Popolasca et les premiers contreforts de Cerellu, cime de 1354^m dans les schistes amphiboliques mieux arrondis.

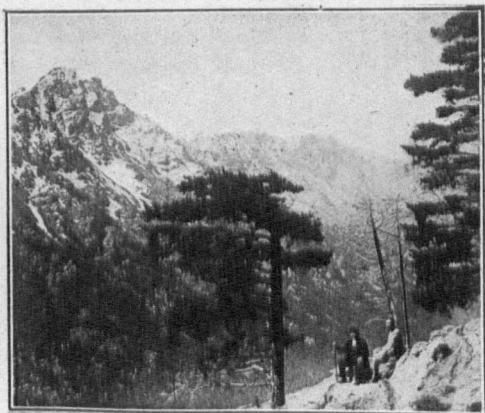
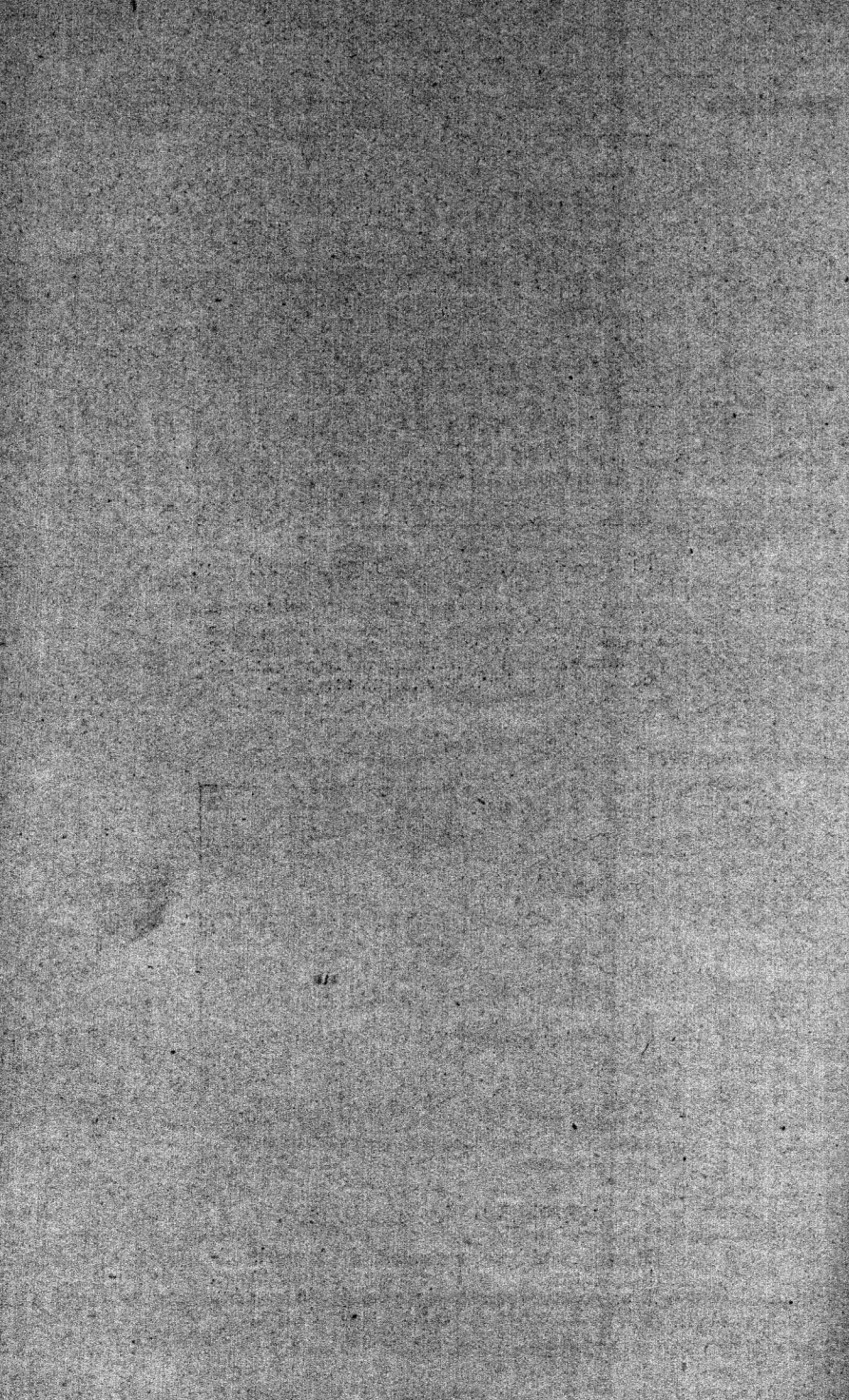


Fig. 4. — VUE DU PADRU.

Massif granitique, recouvert de lave rhyolitique, avec des crêtes déchiquetées de 2398^m. Il surplombe la pittoresque vallée d'Ascu d'un côté et la vallée du Tartagine de l'autre.



manger qui sépare, au premier étage, les deux chambres propres que M^{me} Spinosi met à la disposition de ses hôtes. Le lendemain, nous prenons place à bord de la voiture postale qui va nous ramener à Ajaccio ; dans l'air frais du matin, nous gravissons lentement la route montueuse des Calanques, laissant derrière nous à regret cet aimable séjour.

Charles RICROS.

Coin de village

..... Cette église était aussi pauvre, aussi humble, aussi commune, aussi « quelconque » que le sont la plupart des églises dans un pays où la « Maison de Dieu » se distingue à peine des plus modestes habitations.

C'était un grand bâtiment que couvrait un toit à double pente et que dominait un clocher.

Trapu, les chapelles latérales qui le flanquaient symétriquement le faisaient apparaître, en l'élargissant, plus bas et plus lourd encore.

La façade où s'ouvrait la porte d'entrée était d'une nudité que l'on eût pu croire inspirée par une pensée d'ascétisme, mais qu'explique la pauvreté des fidèles qui en firent les frais, à moins que ce ne soit l'indigence artistique des constructeurs qui ne furent très probablement que d'humbles maçons du pays.

En vain, excédée par la monotonie compacte de ce pentagone de pierre où seuls se découpaient le portail et juste au-dessus une fenêtre, — la vue, qui se fût réjouie de la moindre velléité, du plus timide essai d'ornementation, cherchait-elle un enjolivement, une fioriture.

Seuls, lichens et mousses, suppléant mal à la carence de l'homme, appliquaient çà et là de sordides incrustations qui, par leur ressemblance avec les dartres, herpès, eczémas et autres chamarrures de la misère, achevaient de faire à cette église un visage ravagé et morne de vieille pauvresse.

Les trois siècles dont elle était âgée — ainsi que l'attestait un millésime grossièrement gravé au-dessus du linteau de la porte — en avaient comme basané les pierres, qui avaient pris cette teinte hésitante entre le gris et le noir que les écoliers donnent avec l'estompe aux ombres de leurs dessins.

Avait-on voulu nuancer d'un ton clair et frais ce fond maussade ? Ou ne s'était-on proposé que d'enrayer tout à la

fois et masquer de trop nombreuses lézardes et balafres? Toujours est-il que l'on avait appliqué depuis peu entre les pierres un filet de mortier et ces liserés larges de trois doigts qui s'entre-croisaient, cette espèce de quadrillage presque blanc sur cette grisaille foncée — si elle dissimulait, en effet, les rides de la façade à laquelle s'était limité cet essai de rajeunissement — lui donnait l'aspect bizarre et presque baroque d'une peau de girafe.

Le clocher, lui, laissait une impression d'inachevé ou plutôt d'avorté. Adossé à l'abside, il avait pris un bel élan, comme pour monter très haut — tour carrée et ajourée — et tout à coup s'était arrêté, comme hors de souffle — symbole de tant de projets trop ambitieux que le destin tronque en cours d'exécution.

Faute d'argent, on l'avait mesquinement coiffé d'un toit de tuile à double pente. Et, dépourvu du petit dôme à croix de fer forgé qui couronne ordinairement les clochers corses, — le géant acéphale avait l'air piteux d'un coq qui n'aurait pas de crête.

Ou, si l'on trouve la comparaison irrévérencieuse pour un édifice qui joue un rôle si éminent dans un culte respectable, nous dirons que, chevauchant cette église, entouré des maisons du quartier qu'il dominait, il eût fait songer à un général trop débonnaire qui, aussi dédaigneux du chapeau à plumes blanches que ses troupes de l'alignement, passerait une revue en bonnet de police.

Parallèle à la façade et distante d'elle d'une quarantaine de pas, bâtie sur un talus peu élevé, s'étirait une maison qui paraissait d'autant plus longue qu'elle était plus basse, n'ayant qu'un seul étage et d'une époque où on les faisait si bas qu'il n'était pas besoin d'être un géant pour risquer de se cogner le crâne aux poutres du plancher.

Aussi noircie de figure que l'église, elle en était sans doute la contemporaine, mais paraissait plus vieille, personne n'ayant eu ou l'idée ou les moyens de lui rendre un air de jeunesse en masquant de mortier frais ses rides.

On reconnaissait qu'elle appartenait à une demi-douzaine de propriétaires, rien qu'à l'aspect des fenêtres dont les unes avaient gardé leur forme initiale : minuscules avec l'accoudoir saillant et sculpté en manière de corniche, — dont les autres avaient été modernisées, mais à des temps, selon des nécessités, des goûts, des caprices divers : celles-ci plus grandes, celles-là plus petites, celles-ci sans croisées, celles-là avec des carreaux, celles-ci peintes et celles-là non.

Tout l'espace compris entre les deux antiques bâtisses —

par un privilège qui sans doute avait paru revenir de plein droit à la sacrée — s'appelait place de l'Eglise.

En trois siècles, tant d'humbles mortels y avaient été amenés vagissants, dans les langes immaculés du baptême, y étaient venus rayonnants de bonheur ou le cœur gonflé de secrets sanglots, dans le costume battant neuf du mariage, y avaient été ramenés — rigides, la bouche scellée à jamais — dans la robe de planches du départ sans retour; — il s'y était déroulé tant de pieux cortèges; il s'y était tenu tant de réunions qu'avaient provoquées ou qui avaient provoqué des événements mémorables de l'histoire du village, dans lesquelles l'on avait délibéré, par exemple sur la jouissance des biens communaux, la dîme à payer au couvent d'Attallà, la réponse à faire à des propositions de prendre part à la révolte contre Gênes apportées par les émissaires des insurgés d'Outremonts; — il s'y était dressé sur l'immense table de pierre dont il restait un fragment que l'on avait — oublieux de la vénération qui lui était due — relégué dans un coin, tant d'actes importants que le notaire avait lus de toute la force de sa voix à la population qui sortait de l'église et que la coutume requérait comme témoin; — et il s'y était échangé, avant ou après l'office divin, parmi tant de propos insignifiants, tant de remarques, de réflexions, de réparties dignes de se transmettre d'une génération à l'autre; et il s'y était préparé, accompli ou commenté tant d'événements notables que, s'il eût été donné à l'humble conteur de sentir palpiter (privilège du poète) l'âme secrète des choses, d'en entendre, d'en rendre intelligible à tous le langage, — il eût tenté de saisir et de traduire la conversation qui, à n'en pas douter, unissait, pour l'incessant rappel du passé où se complait le grand âge, ces deux vieillards de pierre: l'église et la maison; colloque interminable comme le dévidement de leurs souvenirs et que l'on eût pu suivre (car ces propos-là se perçoivent non par l'ouïe, mais par l'imagination) sans demander à cette petite bavarde de fontaine qu'elle interrompît son gazouillement.

Celle-ci — devant la maison et à quelques pas d'elle — consistait en une mince colommette d'eau, une sorte de trompe liquide, frémissante et irisée que dardait, de sa gueule de fonte recourbée, une borne juchée — le dos bien arrondi — au bord d'un petit bassin rectangulaire où — pareille à un batracien absorbé par son petit jeu au point de s'y pétrifier — l'on eût dit qu'elle s'amusa à faire des bulles.

Il était d'autant plus permis de ne la point croire inanimée que, par moments, comme si elle eût été saisie d'on ne sait

quel trouble intérieur, son appendice liquide se balançait, se trémoussait, esquissait quelques mouvements rétractiles comme pour rentrer dans la gueule de fonte qui l'éjectait, puis — surmontant son hésitation — repartait avec une vigueur et une décision renouvelées.

Du petit bassin qu'elle remplissait de son tumulte et d'un bouillonnement de bulles aussitôt reformées qu'évanouies, l'eau débordait pour se déverser dans un réservoir de grandes dimensions « affecté » à l'arrosage. Elle s'y mettait à l'aise et sous le soleil qui jetait — en grand seigneur fastueux à qui les diamants ne coûtent rien — quelques scintillements sur sa nudité frémissante, s'abandonnait au sommeil.

Mais en y trouvant le repos, elle y perdait sa pureté comme une vierge qui s'étalerait sur la couche crapuleuse d'une courtisane.

Rien d'ignoble, en effet, comme le fond de ce réservoir. Il s'y épaississait un sédiment de vase gélatineuse et corrompue, je ne sais quel nougat infect où se fussent enchâssées — en guise d'amandes — toutes sortes de choses hétéroclites et sordides : pierres, tessons de vaisselle, culs de bouteilles, cornes de chèvres, vieilles semelles.

Et des porcs qu'attirait la divine odeur des fanges putrides maudissaient sans doute — assiégeant le bassin de leur concupiscence, les hautes parois de pierre qui leur interdisaient la volupté de s'y tremper.

Mais pures ou souillées, bruissantes ou dormantes, ces eaux ajoutaient leur fraîcheur à la fraîcheur des ombrages et le voisinage en donnait aux frondaisons des ormes un air à la fois plus jeune et plus gai.

Trois de ces ormes s'alignaient sur le côté gauche de la place. Mal nourris par un maigre sol, ils n'avaient acquis ni la taille, ni la vigueur qui eût convenu à leur grand âge. Les bras trop écartés, les ramures trop lâchement tissées, ils étalaient à leur pied une ombre toute semée de motifs disques blonds — monnaie de singe qu'un soleil, dont on n'eût su dire s'il était ironique ou secourable, remuait inlassablement aux yeux des hommes, comme pour leur rappeler (souvenir amer ou consolant?) les temps fabuleux des beaux napoléons d'or.

Et le rideau des feuillages, qu'il transperçait de grandes barres bleues, ne cachait qu'à demi — comme une vieille toile de théâtre dont les trous laisseraient voir de peu engageantes coulisses — une *currantina* de maisons décrépites dont les toitures d'inégale hauteur dessinaient sur le ciel la plus fantaisiste des lignes brisées.

Il n'y avait, du côté droit de la place, qu'un orme, mais

géant, avec un tronc court, mais de grosseur démesurée, que l'on avait entouré d'une bordure en maçonnerie, sur laquelle les gens du quartier venaient s'asseoir pour prendre le frais. Sans doute alarmé du développement de ses branches qui suspendaient sur l'église, qu'elles dominaient, le danger de leur chute toujours possible dans ce pays de montagne où le vent est sujet à de prodigieuses fureurs, — le curé doyen (il y avait deux ans de cela) les lui avait fait couper presque au ras du tronc.

Il n'est pas jusqu'aux plus insensibles qui n'eussent blâmé cette chirurgie d'exécuteur des hautes œuvres. Le Briarée végétal fut plaint comme un martyr, — car on pensait généralement qu'il ne survivrait pas à la barbare opération; et plus d'un appel à la vengeance céleste se joignit à celui — d'autant plus émouvant qu'il était muet — de ses pauvres grands bras amputés.

Mais la vie avait accumulé en lui de telles réserves que, de tous ses moignons, elle ne tarda pas à rejaillir en pousses si hautes, si drues, si fougueuses et si richement vêtues que ce feuillage renouvelé projetait maintenant l'ombre la plus compacte où le soleil ne réussissait pas à faire circuler même les plus menues pièces de sa fausse monnaie.

Le paysage en était masqué et c'est à peine si l'on devinait à travers — plutôt qu'on ne la distinguait — la double et ample rondeur de la Sarra d'O.

J.-B. NATALI.

UNE FÊTE FRANÇAISE A BASTIA

au XVIII^e siècle

En 1748 était arrivé à Bastia, avec deux bataillons français, le marquis de Cursay, maréchal de camp des armées du roi de France. Il avait reçu la mission de ramener, par la douceur, les Corses révoltés à l'obéissance de la République de Gênes. Son séjour dans l'île dura de 1748 à 1753 et sa politique fut si favorable aux insulaires que, sur les plaintes des Génois, il fut rappelé par Louis XV et enfermé comme prisonnier d'Etat dans la forteresse d'Antibes, pour « avoir trahi les intérêts de son souverain ».

Sa conduite fut, en effet, celle d'un grand seigneur, riche et bienveillant, désireux d'opposer à la rapacité et à la laderie de la République la générosité et la magnificence du plus glo-

rieux des princes, le roi de France, et par là il voulut séduire les Corses jusqu'à leur faire désirer d'appartenir à ce roi. Les fêtes auxquelles il convia la population bastiaise, en février 1752, à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne, concouraient à son but (1). Nous en avons trouvé la relation officielle dans un des registres du Ministère des Affaires étrangères, jointe à la dépêche du 8 mars 1752 et nous la publions dans la certitude qu'elle sera lue avec plaisir.

Et voici tout d'abord, d'après les témoignages contemporains, ce qu'était Bastia (2) à cette époque. Capitale de la Corse, dit un document, elle avait été bien bâtie, bien peuplée, mais les événements antérieurs l'avaient réduite à un état déplorable: « Le quart des bâtiments est en ruine et plus d'un tiers des habitants a péri ou s'est retiré. De toute la Corse, le peuple le plus factieux est celui de Bastia; il a toujours levé le premier l'étendard de la rébellion; il n'est jamais rentré dans l'obéissance que par inconstance ou fatigue de la tyrannie des chefs rebelles. Il règne aujourd'hui une espèce de calme dans cette ville, mais, comme l'esprit de rébellion y est plus fort que celui du devoir, on peut augurer que l'orage n'est pas loin. Le plus petit événement échauffera les esprits naturellement remuants.

« Bastia est divisée en deux parties: la forteresse ou citadelle qu'on nomme Terra nuova et le port qu'on nomme Terra vecchia. Le port est dominé et battu par la forteresse, mais ne peut lui être d'aucun secours, étant vingt toises plus bas et n'ayant aucune communication. Terra vecchia est toute ouverte et ne peut être défendue que par une troupe nombreuse; elle est dominée par les Capucins, San Francescu et beaucoup de hauteurs voisines. Il peut y avoir 4.000 hommes, dont 600 en état de porter les armes. On en a tiré 220 des plus affectionnés pour faire le service dedans, mais on ne peut compter sur eux pour la défense de la citadelle. Ce serait autant d'ennemis qu'elle aurait si les rebelles avançaient. Audessus de Terravecchia, sur le chemin de San Fiorenzu, sont les postes de la Colombara et de la Croce; l'un à 150 toises

(1) C'est de ce prince dont parle le marquis d'Argenson, dans son *Journal*, à la date du 14 septembre: « Bonne nouvelle que je viens de recevoir, Madame la Dauphine est accouchée d'un duc de Bourgogne, cette nuit, à 3 heures un quart, 13 septembre 1751 ». Cf. le *Journal*, publié par Armand Brette, librairie Colin, 1898.

(2) On peut aussi, à son sujet, consulter les *Annales* de Banchemo, ancien podestat de Bastia, manuscrit publié par l'abbé Letteron, en 1887, et la *Pratica manuale* de Pierre Morati de Muro, tome I, publié par de Caraffa, en 1885.

et l'autre 250 environ. Ces postes ont été fortifiés, mais les rebelles les ont détruits. Terravecchia sera impossible à conserver quand les ennemis en approcheront » (3).

Mais la résidence de Cursay, dans cette petite ville, était la meilleure protection des Gênois contre les Corses. C'est dans ce cadre que se déroulèrent les fêtes de février, dont voici les détails envoyés par la dépêche de Cursay au ministre, le 8 mars.

A. AMBROSI.

RELATION DES FESTES

DONNÉES PAR M. LE MARQUIS DE CURSAY, MARÉCHAL DES
CAMPS ET ARMÉES DU ROI, COMMANDANT EN CORSE,
A L'OCCASION DE LA NAISSANCE DE SON
ALTESSE, MONSIEUR LE DUC
DE BOURGOGNE.

Les manifestes éclatans de joie que la naissance de l'auguste héritier de la maison de Bourbon a causé par toute l'Europe, quoique plus tardifs en Corse, n'ont cédé en rien à ceux qui ont parus, ni pour l'éclat, ni pour la magnificence. M. le marquis de Cursay ayant été obligé de différer ses fêtes tant par les voyages qu'il a faits dans le royaume que par les préparatifs immenses qu'il a été obligé de faire venir de Terre ferme, le 12 février, veille du jour auquel il les avait fixées, elles furent annoncées par une salve générale de toute l'artillerie.

PREMIÈRE FÊTE.

Le 13, à la pointe du jour, la même salve fut répétée; toutes les troupes battirent la générale et, l'après-midi, M. le Marquis, accompagné de tout le corps d'officiers et de toutes les personnes les plus distinguées du pays, se rendit à l'église Saint-Giovanni pour assister au *Te Deum* qui fut l'ouverture de cette superbe feste. L'église était toute tapissée d'une riche étoffe de damas cramoisi bordé de franges d'or, le portrait du roi en frontispice et l'autel paré, illuminé par une quantité innombrable de cierges placés en forme de fleurs de lys formant le coup d'œil le plus brillant et le plus éclatant. Toute la nef de l'église répondait au reste et les colonnes qui la soutiennent, chargées depuis le haut jusqu'en bas de flambeaux

(3) On voit que ce document inédit, dont nous extrayons ces renseignements sur Bastia, est rédigé par un Gênois.

allumés les uns sur les autres, paraissaient plus tôt (*sic*) des colonnes de feu que des pierres de taille. Le dehors de la porte était orné magnifiquement et au-dessus étaient placées les armes du roi et de son A. R. Mgr le duc de Bourgogne, avec une inscription qui annonçait la naissance du prince pour qui M. le Marquis célébrait la fête. Une renommée était plus élevée tenant un ruban sur lequel il y avait cette inscription : *jam nova progenies cælo dimittitur alto* (4).

M. le Marquis avec tout son cortège y fut reçu au bruit de toute l'artillerie et y trouva l'assemblée la plus brillante en hommes et en femmes de la première considération. Un orchestre des plus considérables était élevé en forme de gradin sur la gauche du grand autel. Toute la symphonie et les plus habiles acteurs et actrices de l'Opéra en remplissaient les places. Une ouverture des plus belles et des plus majestueuses annonça l'arrivée de M. le Marquis. Ce général se plaça au centre du chœur et le *Te Deum* y fut exécuté avec toute la précision et la grandeur qu'exige une fête aussi solennelle. La musique en était parfaite et fut terminée par une autre ouverture à la sortie de M. le Marquis, non moins majestueuse que la première.

Ce général se rendit avec son même cortège sur la place de la Marine où toutes les troupes étaient en bataille et assista aux trois salves d'artillerie et de mousqueterie qui furent faites à l'entrée de la nuit. De là, il se rendit à son palais (5) où toutes les personnes de la première qualité des deux sexes s'étaient rendues pour le complimenter et assister au souper et bal qui devait terminer cette première journée. Rien ne fut plus brillant que ces illuminations, décorations, emblèmes qui ornaient ce bâtiment. Tout était d'un goût d'architecture merveilleuse. L'harmonie, qui régnait dans les couleurs différentes des feux qui illuminaient ce superbe édifice, fit l'admiration de tout le monde.

Sur la grande porte de cet hôtel étaient placées d'un côté la clémence et de l'autre la victoire, avec ces inscriptions en lettres brillantes : *parcere subjectis et debellare superbos* (6). Sur l'autre porte étaient placées les armes de Mgr le Dauphin, jointes à celles de S. A. R. Mgr le duc de Bourgogne. D'un côté, on y voyait un aigle qui apprenait à voler à son petit (légende : *fortes creantur fortius*) (7); de l'autre, était repré-

(4) « Voilà qu'un nouvel héritier nous est envoyé du ciel. »

(5) Le couvent des Missionnaires, aujourd'hui caserne Marbeuf, près de la place Saint-Nicolas.

(6) « Épargner les vaincus, dompter les superbes. »

(7) « Les forts naissent des forts. »

senté un soleil levant qui dissipait les nuages et au-dessous un champ parsemé de fleurs de lys (ce que traduisait cette légende: *orto vix lumine florent*).

Le dedans du palais n'était pas moins brillant que le dehors. Toutes les pièces de ce bâtiment qui sont immenses étaient décorées des plus beaux lustres. Dans ses deux salles principales étaient dressées deux tables de 100 couverts chacune et servies avec la plus grande somptuosité et magnificence. M. le Marquis, après avoir reçu les compliments d'un chacun, se mit à table avec toutes les dames de la première considération. Le repas dura jusqu'à minuit, pendant lequel l'opéra fut représenté gratis pour le peuple, après quoi ce général fit l'ouverture du bal qui fut des plus magnifiques. Deux orchestres élevés dans deux salles différentes qui répondaient l'une à l'autre, la plus grande partie des violons de l'Opéra et de la ville en formaient la symphonie. Les glaces et rafraichissemens y furent à profusion et de toutes espèces. L'assemblée, qui était des plus nombreuses répandue dans les deux salles, formait un coup d'œil admirable et la quantité de masques qui y vinrent, d'un très bon goût, fit un surcroît d'ornement à cette brillante assemblée qui dura toute la nuit et ne fut interrompue que par le lever du soleil qui vit finir cette superbe première feste.

DEUXIÈME FÊTE.

Le 14, M. le Marquis, voulant laisser reposer jusqu'à la nuit les dames et la noblesse qui avaient assisté la veille à la première fête, vit, avec tout le plaisir possible, arriver en foule tout le peuple qu'il avait fait inviter pour ce jour-là à manger avec lui. Dix tables de 60 couverts chacune étaient dressées avec les attributs des arts et métiers qui devaient les remplir, sous un édifice très vaste que M. le Marquis avait fait construire en planches sur une prairie qui forme le derrière de son palais. Sur la porte qui ferme cet enclos, les armes du duc de Bourgogne étaient représentées entourées de petits enfants couronnés de fleurs tenant à la main la corne d'abondance. D'un côté, on lisait pour inscription: *redeunt saturnia regna*; de l'autre: *apparitque beata plena copia Corsica* (8). Ces armes étaient soutenues par deux statues, dont une représentait la fortune (légende: *imperium sine fine dedi*) (9), et l'autre représentait la justice (légende: *me duce regit populos*) (10). Le repas du peuple dura jusqu'à la nuit au son des

(8, 9, 10) La Corse se réjouit de voir commencer l'abondance, et

instrumens de 50 symphonistes qui étaient placés dans un orchestre élevé sous cet édifice au centre des dix tables. Toute l'assemblée témoigna à M. le Marquis qui y assistait sa joie et vive reconnaissance par des *viva* redoublés à chaque instant, jettant en l'air les verres, les plats, les assiettes et les bouteilles, lorsque M. le Marquis porta la santé du duc de Bourgogne, chose usitée chez ces peuples pour faire plus d'honneur à l'auteur de la fête.

Ces débris du champ de bataille de Comus n'empêchèrent pas tous ces assistants rustiques de danser après le repas. Les dix tables furent enlevées. Ils y amenèrent leurs femmes et dansèrent toute la nuit jusqu'au jour. M. le Marquis très satisfait des marques du contentement qu'ils donnaient, après avoir vu commencer son bal, partit pour se rendre, avec toutes les personnes distinguées des deux sexes, à la première représentation de l'opéra italien, intitulé *Il triumpho dei Gigli* : Le triomphe de l'empire des lys, mis en musique par M. d'Herbain, capitaine au régiment de Tournaisis. Le général, à son arrivée, trouva l'assemblée la plus brillante et la plus nombreuse. Il fit distribuer en profusion, pendant le spectacle, des rafraichissemens, fruits, confitures et glaces de toutes espèces.

Au frontispice de la première toile étaient représentées les armes du duc de Bourgogne avec une inscription au-dessous en lettres brillantes sur un ruban : *consecratas sublime ferent ad sidera*. Comme cet ouvrage n'est point extrêmement long, et qu'il est en italien, nous en donnerons un extrait en français.

La pièce se compose de deux parties. Dans la première, on voit la campagne que traverse la Seine, en sortant de Paris ; on distingue la ville dans le lointain. Dans la seconde partie, la scène montre la grande salle du palais du Louvre, où se trouvent peints les trophées des Bourbons.

Au lever du rideau, le génie de la Seine apparaît sortant du fleuve dont les rives sont couvertes d'arbres feuillus et ornés de trophées. Il célèbre la gloire des rois de France et demande à Jupiter de donner à cette race illustre un héritier. Vénus et Mars, qui surviennent, le trouvent pensif et lui en demandent les raisons. Il répond que, désormais, ce n'est plus la gloire militaire qu'il désire, car elle atteint son apogée, mais un héritier du trône. Vénus lui répond : « Jupiter doit assurer à la race des Bourbons une durée éternelle. Sinon où

le temps de Saturne (âge d'or) est revenu. — Je lui ai donné un commandement éternel. — Sous mon généralat, il gouverne les peuples (corses).

trouverait-on des héros ! La paix serait exilée de la terre, les plaisirs seraient bannis du monde ». A ce moment, Mercure, messager de Jupiter, arrive de l'Olympe pour annoncer la naissance du jeune prince. Les divinités se réjouissent et se dirigent vers le Louvre.

Là, dans la grande salle, elles se mettent à admirer les trophées bourbonniens, ceux de leurs victoires et ceux de leurs vertus, et les plus glorieux de tous, les trophées de Fontenoy. La musique retentit, annonçant l'entrée de la Renommée. Elle entonne un hymne de louanges en l'honneur de la France et de l'enfant nouveau-né, et les divinités rivalisent d'ardeur pour combler le prince, duc de Bourgogne, de leurs dons. Elles se séparent ensuite en deux groupes, qui évoluent sur la scène, puis, se réunissant, elles entonnent un chant qui formule leurs vœux pour la prospérité, les vertus et la gloire de l'héritier des Bourbons, futur roi de France (11).

Le document continue : « Il n'a rien resté à désirer à l'auteur, tant du côté des acclamations redoublées du public, que de la précision et du goût avec lesquels les acteurs ont représentés ce savant ouvrage.

« Les habits en étaient superbes. L'or, l'argent, les pierres y étaient en profusion, les décorations magnifiques. Enfin, la splendeur de cette brillante fête ne démentait en rien la grandeur du général qui en était l'auteur. »

TROISIÈME FÊTE.

Le 15, à la pointe du jour, une salve générale de toute l'artillerie annonça l'anniversaire de la naissance du Roi. M. le Marquis fit inviter toutes les personnes les plus distinguées des deux sexes de se trouver à la même église San-Giovanni pour assister au *Te Deum* qui y fut chanté avec la même dignité que l'avant-veille. L'illumination et décoration de cette église ne cédèrent en rien à la première. Ce général y assista avec le même cortège que ci-devant et tout y fut exécuté dans la grande perfection.

Au sortir de cette fête, M. le marquis de Cursay se rendit sur la placé de la Marine (12) où il vit faire les trois salves d'artillerie et de mousqueterie par toutes les troupes qui étaient rangées en bataille. De là, il retourna en son palais, dont l'illumination était aussi brillante et éclatante que les

(11) Il ne devait pas régner puisque c'est le duc de Berry, son frère, qui monta sur le trône sous le nom de Louis XVI.

(12) L'emplacement est aujourd'hui occupé par les maisons en bordure du cours Sébastiani et une partie de la place Saint-Nicolas.

deux jours précédents, n'ayant point cessée pendant ces trois fêtes consécutives. Il y trouva l'assemblée la plus belle et la plus nombreuse qui vint pour assister au concert que M. le Marquis avait ce jour-là chez lui. L'orchestre était élevé de façon qu'il n'empêchait point l'entrée ou la sortie de la salle, où il y avait, aussi bien que dans la deuxième, deux tables de 100 couverts chacune, comme la fête précédente. La somptuosité de ce repas ne céda en rien au premier. Pendant tout le repas on jouissait du concert dont l'exécution fut parfaite. Les dames Berardi, Giuntini et Boni de Florence s'y distinguèrent par l'agilité de leur voix et le goût avec lequel elles chantèrent plusieurs *aria* de Pergolèse et de Vinci, auteurs fameux d'Italie. La dame Giuntini y chanta un *aria* de M. d'Herbain, auteur du *Triomphe de l'empire des lys* avec toute la délicatesse et la flexibilité de voix la plus parfaite. Le fameux duo de l'Olympiade de Metastasio, *Ne' giorni tuoi felici*, y fut exécuté par le premier acteur et la demoiselle Boni et eut tous les applaudissements qu'un aussi beau morceau méritait.

Le concert finit avec le repas. Après quoi, il y eut une table non moins somptueuse que celle où assistait M. le Marquis, servie dans la salle d'en haut pour tous les acteurs et actrices de l'Opéra. Dès que ce seigneur eut terminé le souper, on commença le bal qui fut pour le moins aussi brillant que celui de la première feste. Les glaces de toutes espèces y furent avec la même profusion que les jours précédents. L'abondance y régna en tout et partout. La même quantité de masques du meilleur goût s'y trouva. Le bal continua avec le même éclat toute la nuit jusqu'au lever de l'aurore.

Le dimanche 20^e du mois, M. le Marquis eut toutes les personnes du premier rang des deux sexes qui assistèrent dans son palais à la séance publique de l'Académie des Belles-Lettres (13), qui s'assembla et dont les ouvrages célébraient la naissance du jeune prince.

M. Curlo Fari, membre de la ditte Académie, fit l'ouverture par un discours très scavant et éloquent, auquel M. de Curli, commandant du régiment Royal-italien et directeur de la même Académie, répondit par un autre discours orné des plus belles fleurs de rhétorique et non moins éloquent que le premier. Ces deux ouvrages servaient d'introduction aux suivants.

(13) C'est l'Académie, reconstituée par Cursay, et qui prit le nom d'Académie des Vagabondi. Elle revit aujourd'hui dans ces réunions que tient à Paris l'élite de la société corse, sur convocation de M. Lorenzi de Bradi, le sympathique auteur de la *Vraie Colomba*.

On y lut quatorze sonnets en *corolario* qui furent admirés d'un chacun. Le sieur Astolfi y lut un ouvrage en vers qui eut tous les applaudissements qu'il méritait.

Le public loua beaucoup le sonnet de M. de Curli qui faisait allusion de l'incendie arrivé aux grandes écuries le jour de la naissance de l'auguste infant avec celui du temple d'Ephèse le jour de la naissance d'Alexandre. Pendant le cours de la séance, toute l'assemblée fut régalée de rafraîchissemens de toutes espèces. Le même soir, M. le Marquis fut, avec toutes les personnes qui la composaient, à la deuxième représentation du *Triomphe de l'empire des lys*, qui ne fut pas moins brillante et moins flatteuse pour l'auteur que la première et fit la clôture de ces superbes festes.

On ne saurait exprimer toute la galanterie et la noblesse avec laquelle le général les célébra. On peut dire que sa magnificence et sa générosité ne se sont jamais démenties. Sa protection qu'il accorde à tous les arts, la fondation d'une Académie des Sciences et Belles-Lettres, l'établissement d'un spectacle aussi brillant que celui de l'Opéra dans un pays où le nom même de spectacle avait été, pour ainsi dire, inconnu et ignoré, prouvent assez les grandes parties que possède ce seigneur et la justice que le roi lui a rendue en le choisissant pour soumettre un peuple qui, jusqu'à son arrivée dans le royaume, n'avait point connu de Maître.

PONTE-NOVO

Roman Corse

Voilà un roman (1) corse, écrit par un Corse qui connaît bien ses compatriotes, leurs défauts, leurs qualités, leurs aspirations, leurs amertumes. Rompu à l'emploi de leur langue, il peut, grâce à elle, pénétrer dans leur âme et il la met à nu dans ce livre qui ne vise ni au beau langage, ni à la rouerie psychologique, ni à la complication de l'intrigue. Le tableau est réaliste. Les personnages sont de notre temps, leurs mœurs sont les nôtres. Il n'y a pas d'insulaire fixé sur le continent qui, à sa lecture, ne soit tenté de s'écrier : « Voilà bien la Corse » et ne se trouve par la pensée transporté dans ce

(1) Sébastien Dalzeto : *Une époque, Ponte-novo*, roman corse. In-12 de 210 pages, chez Longin, rue Saint-Maur, 110, Paris, 1926. Prix : 6 fr. 50.

milieu de paysans qui fut jadis le sien. Sans doute, ce pessimisme religieux et patriotique, dont un de nos collaborateurs faisait déjà la critique à propos de la *Canonica* du même auteur (cf. n° 33 de la Revue, mai-juin 1925), n'est pas de nature à entraîner tous les suffrages; sans doute aussi le style, nerveux et concis, est quelquefois truculent; souvent même l'idée est rendue par des mots dont la trivialité choque les délicats. Mais c'est couleur locale de même qu'intention de conserver le sens de la pensée insulaire par une traduction littérale. Le récit a, par ailleurs, des qualités de précision, un intérêt réel, qui le font lire avec plaisir. Si l'on a eu raison de faire un mérite à certains écrivains de peindre les hommes tels qu'ils sont, Dalzeto a ce mérite, car ses Corses sont bien tels qu'il réussit à les peindre.

Ponte-novo est au fond le conflit qui divise les Corses francisés par leur long séjour sur le continent et ceux qui regrettent une assimilation de la race vaincue par celle du vainqueur. Les insulaires ont-ils tort ou raison de quitter leur pays pour aller vivre en France et, par l'émigration, de renier un passé où la Corse faillit, avec Paoli, avoir l'indépendance? Ceux du xx^e siècle doivent-ils revenir à ce rêve? Doivent-ils demander à la France une pleine autonomie pour demeurer « Corses », ou consentir à se fondre dans la grande patrie qui leur donna la paix, l'instruction, les honneurs? Les deux thèses s'affrontent. C'est bien là un conflit psychologique et moral, encore plus que politique. Si le romancier ne se prononce pas avec netteté, il semble toutefois qu'il ait quelques regrets, regrets de dilettante plus que d'agitateur, d'un passé bien mort, hélas! Les réalités économiques et internationales n'auraient jamais permis à notre petite île de vivre isolément au xix^e siècle. Puisqu'il lui fallait appartenir à quelqu'un, il faut se réjouir que la France l'ait prise, car elle est la patrie la plus libérale et la plus généreuse, la plus glorieuse aussi. C'est bien ce que pensaient nos ancêtres, cependant plus avertis que nous, quand ils acclamaient, dès 1770, « leur roi Louis XV ».

Quilicus Deltini, berger dans son enfance, puis sous-officier rengagé, pourvu d'une fonction à Paris après sa mise à la retraite, revient en Corse où l'appelle la mort prochaine de son père. Il revient après trente-cinq ans de vie continentale, « tandis que s'il avait été dans son île, il aurait cultivé son jardin, chassé ou pêché la truite dans le Golo; il aurait eu sa chèvre, une petite basse-cour, rêve de tout fonctionnaire. Rizarre destinée: quitter maison, parents, pays, pour s'en aller chercher fortune; végéter toute une existence et, au bas de la page, où trente-six années arrêtaient leur bilan, voir l'effort

se révéler par zéro, alors que son frère, demeuré au village, faisait tout à coup un bond dans l'échelle sociale ».

C'est en agitant ces pensées qu'il arrive à la station de Francardo. Il y retrouve un parent, Pierru, qui avait poursuivi ses études au lycée de Bastia, était devenu un intellectuel, et s'était fait connaître par une propagande antifrançaise. Cela lui avait valu le surnom d'agitateur. Dès la première rencontre les sentiments se heurtent. Quilicus est francisé; Pierru pas du tout.

« J'ai sillonné, dit-il, toutes les mers, vu tous les pays. Ce que j'en ai rapporté, c'est un bagage d'observations qui ne sont ni à notre avantage, ni à l'honneur de la nation qui nous a conquis. Il serait trop long de t'énumérer mes critiques. La société actuelle s'est donné comme tâche de former des générations sans élégance morale. Pour comprendre la Corse, il faut y être né, y avoir vécu et souffert, bercé par nos contes, être en somme sorti du moule de notre histoire. Combien me font rager ces déracinés qui venus *extra-mare* prétendent s'imposer en défenseurs de nos droits ».

Quilicus reste muet. Pour lui, le monde serait toujours le même: « quatre espèces, quelle qu'en fût la couleur, le peuplaient, à savoir les ambitieux, les paresseux, les imbéciles et les malins. Le mieux était de se hausser, de faire sa trouée soi-même sans s'occuper du voisin. Il n'y avait pas d'intérêt général; il n'y avait que l'envie qui tenaillait les individus dans un but où tout se résumait à la jouissance... Il se sentait choqué par le langage brutal (de Pierru). Il ne pouvait oublier qu'il devait beaucoup à la France, notamment d'être devenu un Corse amélioré ».

Tout en devisant, les voyageurs montent dans l'automobile postale, en compagnie de Pandorzu, beau-frère de Deltini, un type gai de paysan corse qui se présente ainsi :

« Je suis connu partout comme la mauvaise herbe. Vous pouvez demander de moi, Pandorzu, vous dira-t-on, han! han! Je suis un bon vivant. Chanter, boire, la maison brûle. Pleurent ceux qui ont la colique! Il y a temps à mourir! Moi j'aime la joie qui vous rend allègre. L'eau fait grimacer, le vin fait chanter ».

Aux Scale di Santa Regina « la montée s'accroît. On avançait péniblement au milieu d'un massif, chauve de toute végétation. Tout cela compliqué de rencontres de chariots craquant sous le poids d'énormes pièces de bois et de bestiaux menés en liberté ».

Leur arrivée à Follacce, village du Niolo, donna lieu à ces scènes émouvantes par leur simplicité, que nous autres Corses connaissons bien. La vieille mère de Quilicus le reçut :

« Au bas de l'escalier en bois. Zia Prosébia avait la figure ronde et craquelée de rides, les yeux glauques, et sa démarche était celle d'un enfant à ses premiers pas. Elle étreignit son fils, disant de sa voix chevrotante : Béni le Seigneur qui m'a accordé cette grâce ! »

Quant au vieux père, il était couché et à l'agonie :

« Sa grosse tête chenue émergeait des couvertures, la barbe enbroussaillée. Une main énorme, aux doigts noueux, se posait sur les draps, semblable à quelque battoir déposé là négligemment. De grosses veines, dont la diaphanéité de la peau accentuait le relief, la sillonnaient jusqu'au poignet de la chemise, sous lequel elles se perdaient. »

Il mourut trois jours après, tué par le travail. Sa compagne dans la vie ne pleura pas. « Usée par les émotions, elle s'approcha de celui qui, soixante-deux ans durant, avait été le compagnon de sa chair, en même temps que son seigneur et maître, et penchée, comme s'il avait encore pu l'entendre, elle dit dans un gémissement : « O Pedro, vous m'avez quittée ! Vous m'avez quittée. Que ferai-je maintenant sur cette terre ? »

Alors Quilicus, attiré par ce pays qu'il aimait, décida d'y rester. « Tu te la couleras douce comme un pape, lui déclara Pandorzu. Se dire, au saut du lit, qu'il neige ou vente, à l'avance la journée est assurée, est chose merveilleuse. Si le fils de père avait su ! »

Il fit donc venir de Paris, où elle était restée près de son frère, sa fille Jeannine, jeune parisienne habituée à la capitale, où elle était née, et qui devait être aussitôt prise de nostalgie dans ces montagnes, sans routes, sans distractions modernes, au milieu d'une population dont elle ne comprenait pas la langue.

« Elle restait des heures entières devant sa fenêtre, immobile, comme statufiée. Avec mélancolie, elle contemplait le paysage inculte, taché par endroits de champs clos, de palis et de murs. Dans le lointain, au pied des pentes raides et ravinées où pousse le pin laricio, des troupeaux étaient en pacage. Sur une éminence, la silhouette d'un pasteur se détachait. Et sa voix qui chantait parfois une mélodie se mêlait au tintement d'une sonnaillle. Enfin, couronnant cette perspective pastorale, les montagnes, immenses et granitiques, semblaient enserrer la piève, comme si elles eussent voulu l'emprisonner dans une fantastique muraille d'airain. »

Et tandis que Jeannine s'ennuie, son père commence une nouvelle vie. Il travaille aux champs, accompagne son frère Felice, que le commerce du bétail a enrichi, dans ses déplace-

ments d'affaires, et, resté Corse par le cœur, il le redevient par le vêtement, les habitudes, les sentiments. On s'étonne de le voir descendre à la plaine pour labourer ses champs, sans souci de la fièvre :

« La fièvre ! Quiconque fréquentait la plaine était voué au sacrifice. Des miasmes montaient l'été des terrains marécageux, infectant des contrées entières. La race impaludée s'étiolait, abandonnée à elle-même, sans aucun secours de la métropole. Ah ! cette question de l'assainissement ! Quiconque a vu ces êtres malingres, cachexiques, dégénérés, n'a pu que s'indigner de l'indifférence criminelle des pouvoirs publics. »

Ce qui doit arriver arrive. Le père, qui prenait part à tous les incidents de l'existence villageoise, se laissa attirer par l'ambition politique. La fille désœuvrée trouva un amoureux, parmi les *impizutiti* que l'été ramenait. C'était un jeune homme qui amusait beaucoup les femmes.

« Colonial récemment libéré, il se morfondait dans l'attente d'un emploi qui tardait à venir. Il faisait montre de galanterie, s'essayait à une intonation parisienne, dont personne n'apercevait la fatuité. Encore un berger que le continent avait éberlué ! Tous les matins, trapu et inélégant, Fabiu apparaissait du fin fond de la stretta. Il venait faire un brin de causette avec Jeannine. Il habillait un veston blanc et un pantalon kaki, souvenirs vestimentaires du régiment. Avec des allures séductrices, il se dandinait, acharné à tortiller une moustache absente. Il émaillait ses phrases d'interjections : Oh, là là ! Sur alors ! Comment donc ! Et il lisait *Le Petit Journal illustré*. »

Quilicus s'aperçut de ses assiduités et, pour y couper court, ne voulant pas devenir la risée du village, car Fabiu était le fils de parents misérables et le petit-fils d'un homme qui avait dénoncé un bandit pour gagner une prime, interdit les rencontres des deux jeunes gens. L'amoureux éconduit jura de se venger. Le désir de Deltini, excité par son père et toute sa famille, de devenir maire, devait lui en fournir bientôt l'occasion.

Le récit de la campagne électorale est calqué sur le vif. *U partitone* celui du maire et *u partitellu* celui de Felice Deltini sont en présence. Le paysan Pandorzu, sentencieux comme tous ses semblables, ne cesse pas de pérorer : « Nous leur ferons voir si nous sommes *u partitellu*. Fini le temps que Marthe filait. Sache-toi te connaître. Combien ont renchéri sur leur santé qui n'avaient que quelques heures à vivre ! »

Dans la maison de Felice avaient lieu chaque soir conciliabules et pointages. Elle ne désemplassait pas. « On y dis-

cutait la nuit jusqu'à une heure avancée. On supputait du nombre de voix. Toute la parenté proche ou éloignée était acquise. Les retraités, qui se piquaient de modernisme, avaient promis leur concours. On faisait la *polenta* :

« L'eau bouillait. Sur un signe, Pasqualina versait la farine de châtaigne, que Pandorzu délayait avec un bâton *ad hoc*. Peu à peu, la bouillie prenait consistance, durcissait au point de devenir un mortier épais. Alors Pandorzu, posant le chaudron sur le plancher, le serrait entre ses grosses chaussures ferrées comme dans un étau, et des deux mains tournait toujours avec vigueur. La pâte à point, il en ramenait les bords au moyen d'une cuiller, de façon à la détacher du récipient; remettait celui-ci sur le feu jusqu'à ce que la pâte crevât. Après quoi, il la renversait sur une nappe saupoudrée de farine, la roulait en l'allongeant avec des façons d'artiste en mal de signolage, puis, à l'aide d'un fil, il la découpait en tranches, prête à être consommée. »

Mais la lutte des partis devenait chaude. Felice ne pouvait compter que sur trois voix de majorité. On vint le mettre en garde contre des trahisons possibles. On avait vu Fabiu en compagnie de l'adversaire Paternostu.

« Quand on embrasse deux bouches, l'une est amère et l'autre douce, proféra Pandorzu. Il tient de famille pour la trahison. Jamais loup n'engendra agneau. Le renard naît avec sa fourberie, le scorpion avec son venin. Dis-moi de qui tu es le fils, je te dirai ce qu'était ton père. »

— Je ne vois qu'un moyen, déclara prêtre Deltini.

— Lequel, demanda Quilicus.

— Lui donner votre fille.

— Ça, jamais.

— Alors nous risquons de perdre les élections.

Mais Pandorzu lança une bourrade à Quilicus et avec une commisération affectueuse : « On promet, tu sais ce que ça vaut. On m'en a tellement fait à moi des promesses que si on les avait tenues, je serais aujourd'hui le roi de la piève. Quel monde bizarre serait celui qui ne compterait pas de *birbes*. La politique est un commerce, le plus habile est celui qui sait le mieux rouler l'autre. »

Et Felice se chargea de promettre, sans songer à tenir. Grâce à ce subterfuge, Quilicus fut élu, ce qui permit à Pandorzu de manifester sa joie par de nombreux aphorismes : « Fermer les yeux n'est rien, c'est de mourir qui est pénible. Rendu qu'on a l'âme, tout est perdu. On te l'avait dit, ô Paternô : Tiens-toi tranquille ! Non, maintenant tu l'as pris le lavement à la tisane de mauve. »

Quand Fabiu voulut réaliser la promesse qui venait de lui être faite, il se heurta au refus brutal et dédaigneux de Jeannine elle-même. La jeune fille avait une autre amourette en tête. Elle se sentait attirée par un jeune venacais, de figure agréable, mais d'allure énigmatique, qu'elle avait vu chez elle à plusieurs reprises. Entre les jeunes gens l'amour était né, fougueux de la part de l'une, respectueux chez l'autre.

Tandis que ce drame se nouait (car l'inconnu était un bandit) à l'insu de tous, Quilicus voyait tous ses rêves de maire successivement s'écrouler. Il avait espéré devenir l'arbitre des partis en présence, introduire des réformes, et sévir également contre tous les délinquants, rêves de tous les maires nouveaux en politique. Mais si les adversaires se moquaient de lui qui avait promis « Rome et Tome », sans rien faire depuis deux mois, ses amis l'accablaient de sarcasmes et d'injures, parce qu'il avait voulu « interdire la divagation des poules et des cochons, exiger de chaque habitant le balayage et l'enlèvement des ordures ménagères sur tout le périmètre de son domicile ». Felice, qui se trouvait à la plaine, arriva, furieux, et rabroua son frère : « Il faut ménager les siens. Nous ne sommes pas sur le continent ici ». Quilicus se vit dans l'alternative ou de se compromettre par une violence ou de s'assouplir. Il s'assouplit et il fut semblable aux autres élus.

Nous n'irons pas plus loin dans l'analyse du récit. Une catastrophe inattendue allait du reste se produire qui, endeuillant Jeannine, obligeait son père à émigrer encore. Ils quittèrent pour toujours le village et reprirent le chemin du continent.

Le roman se termine par une discussion entre Pierru et son cousin, qui remet en présence les deux thèses du livre : « Je suis guéri de la Corse, dit celui-ci, je m'en vais. Notre pays n'a pas su me comprendre ». Pierru lui répond : « Ecoute-moi bien. Tu quittes le pays pour la France, où tu passes les deux tiers de ta vie. Quand tu reviens, tu es certes toujours Quilicus, mais modifié dans le sens social, philosophique et sentimental... Le grand malheur que fut Ponte-novo, en laissant subsister ce que nous avons de mauvais, nous prit le meilleur de nous-mêmes. Les ravages de l'annexion, d'abord bénins, s'étendirent envahissants. Et ce fut la déchéance. On ne demeure Corse qu'à la condition de se préserver de tout contact étranger... On ne peut donc s'adapter à nos mœurs qu'à la condition de n'avoir jamais quitté le pays. Les autres passent leur temps à déplorer nos travers qu'ils aperçoivent désastreux ; mais que peuvent-ils eux-mêmes dans l'ignorance des remèdes à employer ? La question sociale est insoluble

pour quiconque ne l'a pas longuement méditée. Tout chez nous est à l'état fruste : les institutions et les esprits. On persiste dans les idées surannées en les appuyant des mêmes pauvres arguments. Or, on ne taille que sur du neuf. »

Et plus loin : « Tu t'en vas, tu désertes. Je ne veux pas t'en faire grief. Vous êtes des dizaines de milliers atteints de la monomanie migratoire. Les villages sont déserts. La terre est délaissée... Il y a quarante ans, nos coteaux resplendissaient de cultures. Des vignes étalaient à perte de vue leurs pampres généreux. Aujourd'hui des ronces couvrent ces superficies. »

A quoi Quilicus répond : « Que veux-tu ? le bonheur serait là où serait la sagesse. Mais, comme dit l'autre, où trouver cette grue métaphysique. Je n'ai pas à m'insurger contre un état de choses dont je ne suis pas responsable et que je subis. J'aurais voulu, oubliant, oublié, m'ensevelir dans un coin de ce malheureux pays, loin de la politique et des hommes, chez lesquels on ne peut trouver ni logique ni vérité... Nous sommes restés Corses, que ce soit dans nos traditions locales, ou dans les moindres actes de notre vie... Rien ne manque au tableau... Fêtes, élections et bandits se suivent et se ressemblent, et les meurtriers aussi... La France me donnera la quiétude que mon pays m'a refusée. »

Puis quand, embarqué sur le *Général-Bonaparte*, il regardait tristement défiler les montagnes d'un pays qu'il aimait toujours, il pensait encore : « Tout dans ce pays corse se détriquait... Le bon, le noble, le généreux étaient en régression. Seules, persistaient les laideurs, aggravées d'autres laideurs d'importation continentale. Le pays avait maintenant ses nervis, ses mercantis, ses détrousseurs de diligences... Une frénésie d'assimilation se faisait jour avec ses appétits de luxe et de jouissance... Mais une plus grande patrie était, qui avait submergé la sienne. C'est à son service qu'il avait appris à devenir un homme de discernement. C'est chez elle que, désespéré, il allait aujourd'hui chercher les consolations dont il sentait l'impérieuse nécessité. La patrie se trouvait là où l'existence était la meilleure. La tranquillité en Corse ? Rêve avorté ! Amère désillusion... Ponte-novo, tombeau de la liberté corse !... Mais si d'être Français, c'est être esclave, que serait-ce de végéter dans une indépendance où des coteries aux instincts barbares sèmeraient le trouble et la guerre civile ? Une force supérieure ne serait plus là pour ramener un ordre partout relâché, et dont nous aurions tôt fait de demander le retour. Je suis Français et libre ! »

Et c'est bien ici la vérité ! La France a mis de l'ordre où

était le désordre ; elle a donné la paix et la sécurité à un peuple que tant d'étrangers opprimèrent ; à un peuple qui, seul, n'aurait jamais conquis la liberté, menacée par trop de convoitises... Ce présent vaut bien qu'on oublie un passé qu'un faux idéalisme fait seul regretter. Je ne souscrirai pas, et tous mes compatriotes fixés sur le continent ne souscriront sans doute pas à cette conclusion vraiment trop pessimiste : « *L'impizutidu* comprit alors que, quoi qu'il fit, il ne serait jamais qu'un Corse, rien qu'un Corse, frotté d'une civilisation qui, malgré ses bienfaits apparents, avait fait de lui le plus malheureux des hommes. »

Cela n'empêche pas ce roman d'être un livre de lecture agréable ; cela n'enlève pas au romancier le mérite d'avoir écrit une œuvre fortement pensée et fortement construite.

A. A.

LE DISINGANNO

Éclaircissement au sujet de la guerre de Corse ou la Corse justifiée (*)

L'auteur continue :

« Au lieu que les sages législateurs s'efforcent de réformer les mœurs de leurs sujets, Gênes, par une infamale politique, a constamment travaillé à les rendre plus mauvais. Ses gouverneurs généraux, toujours voleurs et perturbateurs du repos public, comme s'ils avaient à gouverner des Scythes ou des Troglodytes, ont toujours tenu une conduite si rigide et si fière, qu'il était impossible de les approcher par des procédés honnêtes et respectueux, ces gens n'étant sensibles qu'à l'argent, qui a été de tous temps un aimant enchanté pour les Génois : *Impia gens alium non colit ipsa Deum*.

Quelle réponse les seigneurs génois pourront-ils faire à cela pour éviter la note ignominieuse attachée à une cruauté si barbare et pour garder au moins le masque de cette intégrité, qui est le patrimoine des véritables Princes ?

« Le naturel des Corses est si enclin aux meurtres et si

(*) Cf. les numéros 37 et 38 de la *Revue*.

inhumain que, si le Tout-Puissant ne le change par un de ses miracles, la police la mieux réglée sera inutile. » Ce sont Messieurs de Gênes qui parlent ainsi dans leur écrit de 1732 (14). Ils ont tâché de décrier notre Nation, précisément sur ce chapitre-là, à un tel point qu'il y a bien des personnes trompées à qui le seul nom de Corse donne l'idée d'une cruauté plus affreuse que celle des lions et des tigres. Moi-même, dans quelque compagnie où je me suis trouvé, après avoir remporté quelque louange sur l'honnêteté et la décence qu'on avait trouvées dans ma conduite et dans mes manières, j'ai fort bien pu remarquer que presque tout le monde concevait pour moi comme une espèce d'horreur, d'abord qu'ils apprenaient le lieu de ma naissance (15).

Une telle calomnie ne mérite pas, à mon avis, qu'on se donne la peine de la réfuter ; si elle tend à ternir notre réputation, elle n'est pas moins injurieuse à l'auteur de la nature. Écoutons là-dessus un témoin dont l'autorité soit à tous égards respectable. C'est le célèbre Diodore de Sicile qui, parlant des mœurs de notre Nation, les trouve d'une douceur singulière et d'une droiture admirable : *Juste et humaniter ultra cæteros vivunt: in privatâ vitâ, actionibusque, miro quodam modo justitiam observant* (16). C'est ainsi que les savants parlaient du naturel des Corses avant que nous fussions éclairés par la doctrine de Jésus-Christ, qui a été ensuite établie dans notre royaume par les apôtres Pierre et Paul (17), et s'y est toujours conservée sans la moindre tache et sans avoir jamais été troublée par aucune idolâtrie, hérésie ou schisme.

Mais laissons à part les autorités et recourons à l'expérience qui est la grande preuve de la vérité. Il y a huit ans que la Corse a secoué le très inique joug des Génois (18). Les

(14) Pascal Paoli devait se charger, vingt ans plus tard, de donner un démenti formel à ces allégations génoises par sa justice rigoureuse, impartiale, respectée, dont on a encore le souvenir reconnaissant dans l'île.

(15) La propagande génoise avait, en effet, réussi à présenter les Corses comme indignes de toute pitié et il fallut de longues années de contact aux Français pour que leur opinion se modifiât.

(16) « Ils se conduisent les uns à l'égard des autres avec équité et humanité. Il est admirable de voir comment, dans leur vie privée et leurs actions, ils observent la justice. » Ce passage de Diodore réfute avec succès les injures de Sénèque, ce philosophe aigri, exilé en Corse par Néron.

(17) L'auteur adopte ici une légende qui attribuait l'évangélisation de la Corse aux apôtres Pierre et Paul, ce qui n'est ni vraisemblable, ni historique.

(18) On sait que les premières tentatives de résistance remontent à l'année 1729.

divisions qu'ils y ont semées ne sont pas encore tout à fait déracinées, et la justice publique des représentants du Royaume n'y est pas encore solidement établie, quoiqu'elle y ait déjà établi son trône. Mais avec tout cela, tout le monde sait que l'exemple de deux seules personnes qui ont été condamnées inexorablement à la mort a été assez fort pour faire cesser la multiplicité invétérée des meurtres, en sorte qu'en trois ans il n'en est arrivé que deux. Nous avons joui pendant tout ce temps d'une paix qui nous était inconnue dans les siècles de la domination génoise; ce qui fait voir clairement que la paix avec cette République est infiniment plus nuisible à la Corse que la présente guerre, quand même elle devrait durer une éternité entière.

Les criminels ne manquent pourtant pas d'asiles; ils ont des amis, il y a des forêts et des grottes où ils peuvent se mettre en sûreté.

Il n'y a personne qui ignore que Messieurs de Gênes non seulement tiennent leurs portes ouvertes à tous les assassins du Royaume, mais qu'ils leur donnent encore des récompenses mesurées sur l'exécrabilité du meurtre. Les crimes les plus affreux ont pour eux des agréments, pourvu qu'ils puissent espérer d'y trouver leur avantage; bien différents en cela des Athéniens qui, quoique idolâtres, eurent la générosité de rejeter le conseil de Thémistocle, tout avantageux qu'il était, seulement parce qu'il n'était pas honnête.

Mais que les Gênois fassent tout ce qu'ils veulent, ils pourront se réjouir peut-être de nos malheurs, mais ils ne pourront point s'en vanter... « Si les Gênois voulaient se donner la peine d'examiner plus sérieusement et avec moins de prévention les histoires des siècles encore moins éloignés, combien d'exemples, d'instructions et de sujets de fraïeur ne trouveraient-ils point dans les fatales vicissitudes, auxquelles quelques Etats de l'Europe ont été déplorablement exposés? Ils y trouveraient des princes plus grands qu'eux, plus sages, plus justes, et tout à fait innocens; des sujets au contraire moins innocens et moins opprimés que les Corses l'ont toujours été (ces Corses dont le nom méritait d'être chéri et respecté, et non pas méprisé comme il a été toujours par les Gênois, gens plus superbes et plus brutaux que Nabuchodonosor ne l'était).....

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

Terrasses du Fiume Seccu, près de Calvi. — Le dernier fascicule de la Bibliographie des Annales de géographie signale la publication de quelques articles et ouvrages récents relatifs à la Corse, et en particulier une étude géologique sur les terrasses d'alluvions du Fiume Seccu. Elle nous préparera à la lecture de la carte géologique de Calvi, dont la parution est imminente, comme le disait notre collaborateur dans son étude récente sur les cartes géologiques de la Corse. (Cf. n^{os} 34 et 35 de la *Revue*.) Cette brochure sur les Terrasses de la région de Calvi a été publiée par le ministère des Travaux publics, service de la carte géologique de France, et des topographies souterraines: Bulletin, tome XXVII, n^{os} 151-154. Chaque numéro se vend à part à la librairie Béranger, Paris.

Voyage d'études en Corse. — On peut lire avec intérêt le récit d'un voyage technique et collectif en Corse, effectué par une délégation de l'Association des ingénieurs des Ponts et Chaussées et des Mines. Ce voyage avait pour but d'examiner les conditions d'établissement et d'entretien des routes de ce pays si montagneux, les ouvrages d'art du chemin de fer d'Ajaccio à Bastia, et en même temps la géologie de l'île et la possibilité d'y utiliser les forces hydrauliques. Ce récit a paru dans le Bulletin du P. C. M. de 1925.

Les musulmans et les Corses. — Nous n'avons pas encore signalé ici un article curieux, mais peut-être un peu audacieux dans ses conclusions, de MM. A. Maitrot et Probst-Birabeau J.-H., qui habitèrent notre île, où ce dernier fut pendant deux ans professeur de philosophie au Lycée de Bastia, sur les influences musulmanes en Corse. Les auteurs les ont recherchées dans les mœurs, dans les monuments, dans les noms géographiques. Leurs remarques, parfois judicieuses, sont souvent hypothétiques. Calacuccia, par exemple, ne dérive certainement pas de Kalaa-Coukia. Mais il est incontestable que la présence séculaire des Arabes en Corse a laissé chez nous des traces nombreuses dans les légendes, dans les habitudes, dans les noms de lieux, dans l'architecture (cf. l'église de San Michele de Muratu ou la chapelle de Santa Catalina de Siscu), et surtout dans cette danse, malheureusement oubliée, que l'abbé Gaudin décrit si longuement et qui s'appelait *a Moresca*. L'étude de MM. Probst et Maitrot a paru dans la *Revue d'ethnographie et des traditions populaires*, V, pages 305-322, 11 figures et dessins, 1925.

L'île parfumée. — Miss Archer, qui habite l'île depuis une quinzaine d'années, et qui est une lectrice assidue de cette *Revue*, a publié, il y a deux ans, en anglais, un guide intéressant pour les touristes, dont nous donnerons peut-être un jour une analyse détaillée. Connaissant notre pays depuis si longtemps, et l'ayant parcouru, elle a su éviter la banalité, décrire les principales villes et les plus intéressantes promenades, des environs d'Ajaccio surtout, en y mettant de la personnalité. On y trouvera aussi beaucoup d'indications sur le dialecte insulaire et les botanistes, en particulier, le liront avec plaisir. — *Corsica, the scented isle*. London, Methuen and Co., in-8° de 266 pages, avec 12 planches. Prix: 10 sh. 6 d.

Guide de la Corse. — Nous signalons à nos lecteurs le *Guide illustré*, publié récemment par les Syndicats d'Initiative d'Ajaccio et de Bastia, avec de nombreuses illustrations, cartes, itinéraires à pied, en automobile et en chemin de fer. Il est susceptible de fournir tous les renseignements pratiques aux touristes. Prix : 4 francs.

Le mausolée d'Ornano. — A lire, sous la signature D. P., les trois articles du *Petit Marseillais* (6, 9 et 10 avril 1926) sur le mausolée d'Ornano à Aubenas. Ils sont consacrés surtout à Jean-Baptiste d'Ornano, époux de Marie de Montlaur, fille du baron d'Aubenas. M. Clavel a publié dans le n° 36 de la *Revue*, l'an dernier, un savant et intéressant article sur le même sujet et il se propose de compléter prochainement ici même quelques-unes des indications de M. D. P.

La Belle et la Bête. — C'est le titre d'un beau roman publié par M^{me} André Corthis et dont notre collaborateur, M. Paul Fontana, de Vichy, a déjà rendu compte dans quelques journaux, et en particulier dans *La Dépêche algérienne* du 11 mai 1926. Au cours de son récit, l'auteur conduit ses personnages en Corse, et cela lui fournit l'occasion d'écrire quelques pages pleines de poésie et de vérité, par exemple celle de l'arrivée à Ajaccio. M. Fontana a écrit : « Dans ce livre, pas une page où ne vibre la poésie de la nature, ou du mystère des âmes, ou de la réalité aux mille faces, aperçue à travers une sensibilité d'une extrême finesse. Jamais de longues analyses, de minutieuses descriptions; seulement quelques traits bien choisis et chargés d'une contagieuse émotion, et toujours en parfaite harmonie avec cette inspiration la phrase s'assouplit en d'exquises cadences. »

Lamenti et voceri de la Corse. — Les journaux annoncent la prochaine édition d'un livre attendu de M. J.-B. Marcaggi, bibliothécaire de la ville d'Ajaccio et historien connu, sur la poésie populaire de Corse. En ce temps de renaissance linguistique de notre île, ce recueil est une nécessité. Nul doute que préparé par un de nos meilleurs écrivains, dont l'esprit critique est incontestable, il ne réponde à l'attente générale. Notre curiosité scientifique est donc dans l'impatience. L'ouvrage aura, dit-on, 400 pages environ et une longue préface. Il sera vendu 12 francs et, après le 1^{er} juillet, 15 francs par la librairie éditrice Rombaldi, d'Ajaccio. Nous en reparlerons.

La jeunesse de Bonaparte. — Le même auteur continue dans *Le Petit Marseillais* la publication de ses études sur la jeunesse de Bonaparte. Il est tout qualifié. On trouvera dans le n° du 1^{er} juin un article sur le lieutenant Bonaparte à Auxonne et à Valence, etc.

Miot et la Corse. — M. H. Pierangeli, ancien député, raconte dans les numéros de *Bastia-Journal*, du mois de mai, ce que fut la mission du commissaire Miot, en Corse, à qui notre pays dut les faveurs fiscales et douanières qui convenaient à sa détresse économique.

La vendetta. — Il y a quelques années M. Busquet, docteur en droit, aujourd'hui avocat à Rabat, profitant de son séjour à Ajaccio comme commissaire de la Marine, composa un savant ouvrage de plus de 700 pages sur le *Droit de vendetta et les Paci corses*, tendant

à montrer que l'étude de la vendetta était surtout et avant tout une question juridique. Cet acte sanglant, si légèrement décrié, n'est qu'une déclaration de guerre entre deux familles, suivie d'un vrai traité de paix, une *Pace* qui termine les hostilités. Si son livre épuise la question et constitue une étude définitive, il n'est pas inutile de reproduire des preuves à l'appui de sa thèse, et c'est ce qu'a pensé, avec raison, M. Paul Fontana. Il continue à dépouiller avec une grande conscience les registres de notaires du XVII^e siècle, si curieux et si fructueux pour la connaissance de la vie sociale de nos ancêtres, et il a découvert, puis divulgué, un de ces traités de paix. Il fut signé en 1607 entre le prêtre Jules Guidi et messire Vincentelli de Nesa. Ce contrat d'arbitrage, qui devait supprimer la vendetta entre deux familles, était placé sous le patronage de l'évêque de Sagone Lomellino et du commissaire génois Simon Centurione. On en trouvera le texte dans *Le Petit Marseillais* du 1^{er} juin 1926.

La Corse touristique. — Les numéros 16 et 17 ont paru. M. François Piétri continue à bien faire les choses. Sa publication mensuelle, toujours abondamment illustrée, contient les articles les plus variés. Voici le sommaire du n° 16: J'ai fait un rêve (Henri Omessa); La mission Helbronner en Corse (Paul Quitet-Vauquelin); Le crédit national hôtelier (Xavier Tessarech); Miot et la Corse (Henri Pierangeli); Ile-Rousse, sonnet (Max Roger); Gallochio, roman (Henri Piérhorne); Choses et autres (C. T.). Et celui du n° 17: Chasse et pêche (Lucien Girod-Genêt); Le père Berthaut et ses jardins suspendus (docteur Marcou); La *Tavola del Peccato* (Laurent Renucci); Rayon de lune sur le golfe d'Ajaccio (Ernestine Dechaud); La Corse, île de beauté (*Revue des Voyages*); Patrimonio, sonnet (Max Roger); Nos stations estivales (X...); Effet de soleil couchant sur le golfe d'Ajaccio (abbé Ferracci); Gallochio, roman (Henri Piérhorne); Choses et autres.

NOUVELLES

en quelques lignes

Conseil général. — Les principales questions qui ont fait l'objet des discussions, lors de la session du mois de mai, ont été: d'abord le projet de convention maritime qui aura coûté beaucoup d'encre et provoqué bien des discours. — Le vote d'une adresse de condoléances à la famille du prince Victor Napoléon, récemment décédé en Belgique, et qui fut repoussé par l'Assemblée. — La proposition d'une décoration de la Légion d'honneur pour l'ancien directeur de la *Tramuntana*, Santu Casanova. — L'élévation incessante et disproportionnée du prix du pain en Corse. — L'électrification de l'île et les négociations engagées avec la Société générale d'entreprises qui réclame une garantie d'intérêt. — Une demande de subvention de 50.000 francs faite par la municipalité d'Evisa pour la construction d'un canal d'irrigation dérivé de la rivière d'Aitone et du ruisseau de Sindaccinu (accordée). — Une autre déposée pour un canal d'arrosage de la Figarellà (Calvi) et qui a obtenu 316.667 fr.

répartis sur trois exercices. — L'établissement d'un pont sur le Taravu. — L'insuffisance des fonds affectés aux travaux publics, bien que la subvention officielle ait été augmentée de 149.000 francs, etc.



Commission parlementaire. — Cette Commission, accompagnée des ministres de Monzie et Roustan, guidée et renseignée par nos parlementaires et par l'administration locale, vient d'effectuer un voyage d'études dans notre île. Son but est d'examiner, suivant les expressions dont s'est servi le Conseil général des Bouches-du-Rhône, « s'il est enfin possible d'assurer à la Corse un développement agricole, industriel, économique, d'utiliser ses merveilleuses ressources naturelles, et d'intensifier le trafic avec le port de Marseille ». Cet « enfin possible » est une galéjade sans doute. Le développement économique de la Corse n'est pas moins possible que celui de tout autre département. J'ignore les idées que la nouvelle Commission (ce n'est pas la première qui est allée admirer notre beau pays, ce ne sera pas la dernière) aura rapportées de son voyage, mais la *Revue de la Corse* se fait un plaisir et un devoir de la renseigner à son tour. Si elle veut vraiment aider la Corse à devenir un département fortuné, qu'elle lui fasse donner, avec l'assainissement, des moyens de communication nombreux, commodes, économiques. Et c'est tout. L'énergie corse fera le reste!



Les cahiers de doléances : Calvi. — Dans le discours prononcé par M. C.-F. Battestini, président du Syndicat d'Initiative de Calvi, les espérances de la petite cité ont été dévoilées. Et voici ce qu'elle attend de notre Gouvernement : des services quotidiens à grande vitesse entre le continent et Calvi, car « le jour où l'île ne sera plus qu'à quatre heures du continent, un pas immense aura été fait ». En attendant, trois services hebdomadaires à 18 nœuds, pour franchir les 176 kilomètres de distance en 5 heures, pourraient être créés. Un quai de débarquement et d'embarquement auquel aboutirait la voie ferrée, une jetée et un dragage aménageraient le port. Un hôtel confortable à construire recevrait les voyageurs plus nombreux. La plaine devrait être assainie; l'électricité installée; un service d'auto-cars créé entre Piana et Calvi, par la belle route en corniche de Galeria. Les richesses minéralogiques des environs, diorites et granites de toutes les variétés, exploitées en ce moment par la Société anonyme des roches cristallines, mériteraient l'« attention ». Il faudra enfin non supprimer le collège, mais l'agrandir, et y adjoindre une école professionnelle. Ainsi l'avenir de la fidèle cité serait assuré.



Proprianu. — Son Conseil municipal a fait aussi valoir ses revendications: le dragage du port, pour lequel il a déjà prélevé sur ses ressources propres 62.500 francs; le prolongement de la jetée et du débarcadère; un hangar métallique et une grue; une école de pêche; un canot de sauvetage; un hôpital; l'électrification de son territoire; l'assainissement de la plaine de Baracci. Il n'y a là rien d'exagéré pour un port qui importe ou exporte plus de 30.000 tonnes de marchandises et qui est le seul débouché de tout le sud de la Corse.



Portu-Vecchiu. — M. de Roccaserra, maire et conseiller général, a, devant la Commission, révélé les besoins de la petite cité : lutte contre le paludisme, qui disperse pendant cinq mois les populations agricoles ; reprise des travaux de dessèchement, exécutés sous le Second Empire « suivant une conception qu'un inspecteur général des Ponts et Chaussées a reconnue très heureuse » ; adduction d'eau potable ; irrigation des terrains ; extension du réseau routier, actuellement bien insuffisant, et que les habitants ont prolongé eux-mêmes de 60 kilomètres de voies carrossables ; construction d'un quai permettant l'accostage sur une plate-forme rocheuse qui encombre le port. La France généreuse ne peut vraiment moins faire.



Cap Corse. — L'Union des groupes du Cap, à Marseille, a fait aussi entendre sa voix par l'intermédiaire de M. Fabiani, membre du Conseil supérieur de la marine marchande. Elle demande : la construction de groupes scolaires ; l'extension du réseau téléphonique ; l'achèvement des routes ébauchées ; l'aménagement des petits ports côtiers, surtout du Maccinaggiu ; l'installation de jetées-abris dans les anes de pêcheurs.



Doléances communes. — Aux dernières nouvelles et en résumé, les questions qui paraissent avoir particulièrement intéressé les membres de la Commission ont été les suivantes : celle des transports maritimes ; celle du relèvement de la subvention cinquantenaire, qui mettrait à la disposition du département pour ses travaux publics une somme de 2.500.000 francs chaque année ; celle de l'électrification ; celle enfin de la lutte contre le paludisme. Si la visite des législateurs n'apportait à la Corse que la solution de ces quatre problèmes, il faudrait marquer d'une pierre blanche cette heureuse journée où ils débarquèrent à Ajaccio et dresser un monument à nos représentants.



Les principaux discours. — Les discours provoqués par la visite des parlementaires furent nombreux, les promesses multiples, les espérances grandes. Parmi les premiers, il faut relever un passage de celui de M. Landry, dans la séance de réception au Conseil général qu'il présidait :

« Les Corses ont été attirés de bonne heure par le rayonnement du génie français. S'ils ont résisté par les armes aux soldats de Louis XV, ils l'ont fait pour protester contre les conditions dans lesquelles leur île avait été cédée par Gênes à ce roi. Eux qui, dans tout le cours des siècles, avaient lutté avec une énergie farouche, et souvent désespérée, contre leurs envahisseurs successifs, d'où qu'ils vinssent, ils ont accepté, aussitôt après le revers de Ponte-Novu, la domination de la France ; ou plutôt ils ont voulu que leurs âmes, comme leur territoire, appartenissent à celle-ci.

« Notre fusion dans la nation française est si complète que nous « sommes incapables d'imaginer seulement la possibilité de cesser « jamais d'en faire partie. Si le sort des armes, dans la Grande « Guerre, nous avait été contraire, l'ennemi vainqueur eût été tenté « de s'emparer de la Corse ; n'est-il pas profondément significatif « que la crainte d'un tel arrachement, parmi d'autres malheurs que « l'on pouvait redouter, n'ait pour ainsi dire jamais pénétré dans

« l'esprit des Corses? Pareillement, toute tentative de nous éloigner de la France, si insidieuse serait-elle, quelque habileté perdue qu'elle employât à essayer d'exploiter certaines impatiences ou certains mécontentements, ne réussirait même pas à provoquer ici de l'indignation; car un tel dessein, nous étant totalement étranger, demeurerait pour nous, en quelque sorte, incompréhensible. »

« Si la Corse est notre petite Patrie, la France est notre grande Patrie, ou mieux elle est notre Patrie tout court. »

Celui de M. Sari. — Au Conseil municipal de Bastia, devant les ministres et membres de la Commission, le Sénateur-Maire résuma parfaitement les besoins économiques de ses compatriotes, dans les quatre propositions suivantes: l'assainissement, qui étendra l'agriculture; l'électrification, sans laquelle point de progrès; les voies de communication, par l'extension et l'amélioration des chemins vicinaux autant que par l'achèvement des voies ferrées; les transports maritimes, qu'il faut réorganiser. Et il a eu raison de dire en terminant: « Tels sont les quatre points essentiels de la question corse ». Le reste viendra de cela.

Interview de M. Piétri, ministre. — A relever ce passage d'une de ses déclarations à la presse :

« Je redoutais que cette manifestation, comme tant d'autres qui l'ont précédée, se bornât à une simple promenade sans lendemain et qu'elle fût l'occasion de promesses imprudentes qui, par la suite, ne seraient pas tenues.

« D'ailleurs, en Corse, on ne montrait pas grand enthousiasme pour cette expédition.

« Je dois dire que je me suis trompé sur ce point, comme je crois très sincèrement m'être également trompé sur le premier. »

Acceptons-en l'assurance.

Chambres d'agriculture. — Le Parlement a récemment voté une loi qui crée des Chambres régionales d'agriculture. Les membres seront en grande partie élus par les propriétaires exploitants. Ces petits parlements, dotés de ressources propres, donneront leur avis sur les questions agricoles et pourront transmettre leurs vœux aux pouvoirs publics. Composés de professionnels, ils pourront donc faire œuvre utile et, avec le concours de l'Office agricole, travailler au développement de la véritable richesse, celle que donne la terre. Si la Chambre corse prend son rôle vraiment à cœur (je n'en veux pas douter), elle rendra de grands services à notre pays.

Revendications agricoles de la Corse. — Un rapport bien documenté de M. Donati, professeur d'agriculture, à la Commission parlementaire (cf. *Petit Bastiais* du 21 mai), nous indique les besoins de notre agriculture. Celle-ci souffre de la péréquation des salaires, de la réduction de la journée de travail à huit heures, de la réglementation de la main-d'œuvre étrangère, des tarifs de transport excessifs. Or, la Corse, sur le terrain économique, ne peut accepter aucune assimilation avec la France continentale. Si le prix

d'une journée de travail est 7 fois plus élevé qu'avant la guerre, et même 10 ou 12 fois, si l'on tient compte aussi du travail effectif, le prix des denrées a crû 2 fois pour le vin, 4 fois pour les châtaignes, 5 fois pour le blé et le lait. De même, les prix d'exportation ont atteint 1.000 à 1.500 francs pour une tonne de primeurs; il faut payer 212 francs pour importer une tonne de scories pour engrais; 1.000 francs pour une batteuse; le reste à l'avenant.

L'agriculture a donc à lutter contre la mévente, contre l'abandon de la terre, contre les exigences des acheteurs qui se coalisent pour imposer leurs prix, etc. Et voici les remèdes :

Accorder l'assistance professionnelle aux agriculteurs pour les inciter à l'accroissement des cultures;

Réduire de moitié les tarifs d'importation et d'exportation qui intéressent l'économie rurale;

Réprimer l'accaparement ou le trust des acheteurs;

Attirer en Corse les familles étrangères (il s'agit surtout des Tchecoslovaques) pour leur confier les terres et les fermes abandonnées;

Créer des entrepôts pour l'achat du blé nécessaire au pays;


Instituer deux chambres d'agriculture, l'une pour l'en-deçà et l'autre pour l'au-delà, qui n'ont pas les mêmes intérêts agricoles.

L'agriculture est sans aucun doute la mamelle de la Corse. Aussi, les conseils d'un homme expérimenté, tel que M. Donati, mériteraient d'être pris en considération.


Maladie du châtaignier. — D'après M. Carlotti, directeur de l'école d'agriculture d'Ajaccio, cette maladie, dite de l'encre, parce que le pied de l'arbre laisse échapper un liquide noirâtre, est actuellement inguérissable. Elle nécessite la destruction immédiate du plant atteint et des plants voisins. On espère préserver les châtaigniers sains avec une bouillie de 5 kilogs de sulfate de cuivre et 3 kilogs de chaux, pour 100 litres d'eau, répandue sur un espace de 50 centimètres de rayon autour de l'arbre, sans qu'on puisse affirmer l'efficacité du remède. Quant aux arbres morts, ils seraient remplacés par le châtaignier du Japon, que cette maladie n'attaque pas. Puissent les recherches des savants sur la meilleure méthode à employer contre le champignon coupable aboutir à un résultat décisif. La Corse, sans le châtaignier, serait-elle la Corse?

Cédrat. — *Le Petit Bastiais* reproduit une lettre de M. Vincenzelli, industriel à Anvers, sur la culture du cédrat. Ses réflexions pleines de bon sens et ses conseils aux agriculteurs pour l'amélioration du fruit corse mériteraient d'être entendus. Il déclare, d'après M. Boyer, directeur de la Corse agricole, qu'il y a 50 hectares de cédratiers dans l'île, dont le fruit aurait rapporté, dans ces quatre dernières années, une trentaine de millions. Il signale aussi que si la Corse a produit, en 1925, 1.600.000 kilogs de cédrats, la Calabre en a donné 2.300.000, la Crète 1.700.000 et les autres pays 400.000. Il serait donc possible à notre pays de concurrencer facilement ses rivaux et, avec des soins appropriés, de se réserver une grande partie des énormes bénéfices que cette plante procure.


Tabac. — Cette culture, pour laquelle la Corse jouit d'un privilège séculaire puisqu'elle est libre, n'a pas donné les bénéfices qu'on escomptait. Peu s'en est fallu que la dernière récolte ne connût la mévente, car les deux manufactures installées dans le pays ne suffisaient pas à en absorber la totalité. Le Gouvernement, toujours attentif aux plaintes de nos compatriotes, a envoyé un inspecteur général des manufactures de l'Etat et un chef de bureau de la direction pour enquêter sur place et donner les conseils appropriés. Ils ont reconnu que la Corse pouvait fournir le meilleur des tabacs par sa finesse et son arôme, mais que la méthode de culture devait être réformée et améliorée. Leur avis doit être déterminant. Nos compatriotes, en l'adoptant, abandonneront une routine qui risque de tarir une source importante de leurs revenus. On peut former le souhait que l'Etat devienne ensuite le principal acquéreur de leur production.




Projets d'amélioration rurale. — Le ministre de l'Intérieur a fait savoir que sur le million annuel accordé à la Corse pendant trois ans, par la loi du 13 juillet 1925, 582.500 francs de travaux étaient prévus sur l'exercice 1925 pour les travaux d'irrigation et d'adduction d'eau potable, pour frais d'études concernant l'établissement d'un barrage sur le canal de la Gravone et travaux d'ouverture de la route départementale n° 11. Ce million, déclare-t-il, ne peut être affecté qu'à des travaux d'utilité publique, assurant le développement économique de la Corse, et notamment à des travaux d'assainissement.




Athlétisme agricole. — A signaler que récemment, à Paris, dans l'épreuve nationale d'athlétisme agricole, organisé par *L'Echo de Paris*, et doté par lui de quatre cent mille francs de prix, M. Morelli, d'Ajaccio, a été classé 19° sur 92 concurrents.



Transports maritimes. — Dans sa séance du 21 octobre 1925, le Conseil général avait voté une motion demandant le rétablissement des relations maritimes entre la Corse et l'Algérie. Le Gouverneur général a répondu qu'il avait préparé un avant-projet et pressenti les Compagnies de navigation pour sa réalisation. Aux dernières nouvelles, il a tenu parole. Les services ont commencé.



Services maritimes postaux. — Voici l'ordre du jour qu'après une longue discussion, le Conseil général a récemment adopté : n'accepter aucune transaction sur les clauses de connaissance, ni sur la construction de quatre paquebots neufs ; réclamer énergiquement la création d'une troisième ligne hebdomadaire Bastia-Marseille, avec prolongement sur Livourne et la réunion du Comité consultatif augmenté d'un représentant de l'agriculture corse, sitôt après la ratification de la future convention. Ce Comité devra avoir le droit d'examiner les vœux de la population et surtout la question essentielle de la révision des tarifs.



Convention maritime. — Cette convention, dont nous avons annoncé dans notre dernier numéro le vote par la Chambre des députés et la prochaine discussion au Sénat, subit un moment d'arrêt. Elle rencontre la résistance de la Chambre de commerce de Bastia qui voudrait obtenir une amélioration des services concernant ce port et la suppression des clauses d'exonération de responsabilité du chargeur, car, a-t-on pu écrire, « le connaissement est devenu le véritable document de l'irresponsabilité ».

Le Petit Bastiais a publié là-dessus, dans son éditorial du 11 mars 1926, un article rédigé par le président de cette Chambre de commerce, M. Fantauzzi, et adopté à l'unanimité des membres de l'Assemblée. Il invite à la réflexion.

Le même journal a reproduit, le 8 avril, une lettre du directeur de la Compagnie Fraissinet, au sujet de cette prochaine convention. Après une promesse de continuer les services entre la France continentale et insulaire jusqu'au 14 août, bien que les accords antérieurs aient pris fin le 16 février, il déclare que le cahier des charges n'exige de la Compagnie que six paquebots déjà en service, que la construction de deux nouveaux navires à 20 et à 16 nœuds incombe à l'Etat et qu'avec eux il pourrait organiser sept voyages par semaine à 15 ou 16 nœuds, soit un départ par jour à grande vitesse du continent pour la Corse et vice-versa; qu'enfin, un cargo effectuerait en outre un voyage par quinzaine pour desservir tous les ports corses. Nous signalons l'intérêt de cette lettre.

✂

Port d'Ajaccio. — Le Sous-Secrétaire d'Etat de la Marine marchande informe qu'il a pris en considération les travaux projetés pour ce port: remise en état de l'appontement des salines et amélioration du terre-plein voisin; éclairage au gaz des quais; construction de deux hangars et d'une bascule publique; aménagement d'un dépôt de charbon au parc des salines; création d'un port-abri pour les pêcheurs. A ce programme, va s'ajouter la création d'un réseau téléphonique aéro-souterrain.

✂


Réseau téléphonique. — L'Administration a promis, à titre exceptionnel, d'affecter à l'extension de ce même réseau, en Corse, une partie de ses crédits budgétaires. Les sommes employées pour doter nos compatriotes du téléphone auront donc été de 300.000 fr. en 1924, de 350.000 en 1925, et elles seront de 350.000 en 1926.

✂


Service vicinal. — Une nouvelle subvention de 149.000 francs a été donnée à l'île pour l'exécution de son programme vicinal. La somme totale sera donc de 523.000 francs. C'est dans ce sens qu'il faut chercher la solution du marasme économique. Et quand les habitants de Sampolu et de Ciamanacce décident de construire, à leurs frais, et à l'aide d'une souscription communale, la section de route d'un kilomètre environ qui doit réunir cinq villages, ils donnent un exemple de solidarité et d'initiative que tous les villages corses devraient suivre.

✂


Ecole professionnelle de Bastia. — Les efforts de M. Sari, sénateur, ont obtenu un résultat. Le ministre a promis d'examiner avec la plus grande bienveillance le dossier tendant à la création de l'Ecole. Celle-ci pourra être réalisée sur le budget de 1926. L'architecte des Services de l'enseignement technique a été invité à s'occuper de l'aménagement des locaux et un inspecteur du travail est allé à Bastia pour arrêter, d'accord avec la municipalité, le projet définitif. C'est bien le cas de dire que patience et diplomatie triomphent de tous les obstacles !




Hôtels et tourisme. — L'industrie touristique est en plein développement dans notre pays. Pour l'encourager, une société, composée surtout de souscripteurs d'origine insulaire, vient de se constituer dans le but de construire plusieurs hôtels dans les principaux centres encore mal outillés.



Société Sampieru Corsu. — Le docteur Casalta, conseiller général de la Corse, a pris l'initiative de fonder un groupement régionaliste, qui se placera sous l'égide du grand serviteur de la France et de la Corse qu'était Sampieru Corsu. En le prenant pour guide moral, ce groupement travaillera « à faire une Corse plus libre dans une France plus accueillante ». Son manifeste affirme que le régionalisme n'a rien de subversif et qu'il peut, dans le cadre élargi des institutions de la métropole, assurer plus de bien-être à notre petite patrie, car il lui faut un traitement de faveur, comme le montrent les innombrables rapports traitant la question. Ce régime, on peut l'obtenir sans lutte, légalement, « par simple et loyale entente entre Corses, sous la tutelle bienveillante des lois françaises, à l'abri de toute convoitise étrangère ».



Corse et Sardaigne. — M. Landry vient d'affirmer au Conseil général, d'après les renseignements du ministère des Affaires étrangères, donc officiels et dignes de foi, qu'on avait tort de dire et de répéter que les sacrifices consentis par l'Italie en faveur de son île tyrrhénienne étaient très supérieurs à ceux de la France en faveur de la sienne. « Il faut qu'on sache en Corse que l'effort accompli par l'Etat voisin au sujet des travaux publics, en vue d'améliorer les conditions économiques de la Sardaigne (si l'on tient compte qu'elle est plus vaste que la Corse : 23.800 kilomètres contre 8.721, et qu'elle est trois fois plus peuplée : 891.600 habitants contre 283.000) est exactement le même que celui que la France a fait chez nous dans ces dernières années. L'opinion contraire qui est émise en Corse sur cette question est une légende non conforme à la vérité ». Il était bon que cela fût dit par une personne aussi autorisée pour couper court à toutes les campagnes antifrançaises.



Surveillance des côtes de la Corse. — Des discours qui furent prononcés à la Chambre des députés, lors de la discussion relative à la surveillance des côtes de la Corse et au rétablissement du crédit de 710.000 francs pour l'envoi d'un navire garde-pêche à Bastia, nous extrayons les passages suivants dignes d'attention. M. de Moro-Giafferi, dont l'éloquence n'est jamais en défaut, s'exprima ainsi : « Dans mon pays d'origine, il y a une propagande italienne. Elle est

réelle, elle est vaine, elle ne sera jamais efficace, elle finit par être irritante. Ne croyez-vous pas que le meilleur moyen de témoigner à l'Italie l'amitié qu'elle mérite, c'est de lui dire que si elle désire ouvrir à l'activité de ses nationaux des routes nouvelles, des mondes lui sont ouverts, et qu'il vaut mieux pour son honneur, pour sa tranquillité, ainsi que pour la paix dans le monde, qu'elle dirige ses investigations vers des pays vierges, que de jeter des regards inquiétants sur des pays qui sont français, qui ont été indépendants, au prix du sang des victimes, pendant des siècles, et qui n'entendent pas qu'on puisse jeter je ne sais quel soupçon dérisoire sur la sincérité de leur esprit national... ». Dans sa réponse, le ministre dit entre autres bonnes choses : « S'il y a une question corse en France, cela signifie que nous sommes prêts à faire tous nos efforts largement, généreusement pour la prospérité d'une province chère, dont l'éloignement n'empêche pas qu'elle nous soit chère entre toutes ».

COMMUNICATION

Le Directeur de la Revue est heureux d'annoncer à ses abonnés et lecteurs qu'il vient de s'assurer la collaboration de M. Paul FONTANA, secrétaire général des Bibliothèque et Musée de la guerre, dont les Corses et les continentaux connaissent la plume alerte, les articles sensés et l'érudition variée. Notre compatriote et ami s'est, en particulier, consacré depuis plusieurs années à l'étude des documents complètement inédits concernant l'histoire de périodes encore mal connues de l'histoire de la Corse. Il nous fera connaître quelques-uns des résultats les plus intéressants concernant ses recherches sur la vie sociale dans l'île, autrefois, et il est certain que nous les apprécierons.

ERRATA

Nos abonnés, lecteurs de cette Revue depuis plusieurs années, auront sans doute corrigé eux-mêmes l'erreur qui s'est glissée dans le premier numéro de cette année 1926. C'est : janvier-février n° 37, qu'ils auront lu et non janvier-février n° 36. Le numéro 36 était celui de novembre 1925.

Au bas de la page 75 du n° 38, note 2, lire Dominique THIERS et non Dominique Tardy, dans l'article ayant pour titre : *Rattachement de la Corse à la France*.

Le Directeur-Gérant,
A. AMBROSI.

PAGES

réservées à la publicité

ÉTABLISSEMENTS VINCENTELLI S. A. ANVERS (BELGIQUE)



Fabricants et Fournisseurs Généraux
DE MATIÈRES PREMIÈRES
pour la PATISSERIE, la BISCUITERIE
et la BOULANGERIE FINE

SPECIALITÉ :
TOUS LES FRUITS CONFITS SANS EXCEPTION

TÉLÉGRAMMES : VINCENTELLI ANVERS

Codes A. B. C. 5th & 6th Ed.

Pour la publicité, s'adresser exclusivement à

M. A. F. VINCENTELLI

177, Rue Lozane, ANVERS (Belgique)

qui a bien voulu se charger de centraliser les demandes, dans l'intérêt de la Revue et à titre gracieux.

Patriotes corses, prêtez votre concours à l'expansion de cette Revue qui ressuscite le passé glorieux de votre Ile, et sert de tribune à ceux qui, dans le présent, recherchent son progrès économique et moral. — Réservez votre clientèle à ceux qui nous assistent.

BANQUE DE LA CORSE
ALTIERI & NAPOLEONI

15, pl. Saint-Nicolas et 41 bis, b^d Paoli, à BASTIA

Principales Opérations de la Banque

Escompte et recouvrement du papier de commerce — Comptes de chèques — Comptes de dépôts à préavis et à échéances — Lettres de crédit — Opérations de change — Ordres de Bourse — Souscriptions — Opérations sur titres — Garde de titres — Prêts sur titres — Encaissement de tous coupons — Garantie contre le risque de remboursement au pair et la non-vérification de tirages — Renseignements financiers, industriels et commerciaux — Surveillance de portefeuilles, etc., etc...

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Compartiments depuis 30 francs par an

‘Damiani’

LE DÉLICIEUX VIN DU CAP CORSE AU QUINQUINA

Rouge ou blanc 18°

BASTIA : siège social et maison principale.
PARIS : bureaux et magasins d'exposition :
139, F^{re} Poissonnière (Trudaine 35-97).
LYON : dépôt : 70, Cours Lafayette.
MARSEILLE : 7, Impasse des Peupliers (Prado).
EXPORTATION : dans l'Univers entier.

VRAIE MARQUE